

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

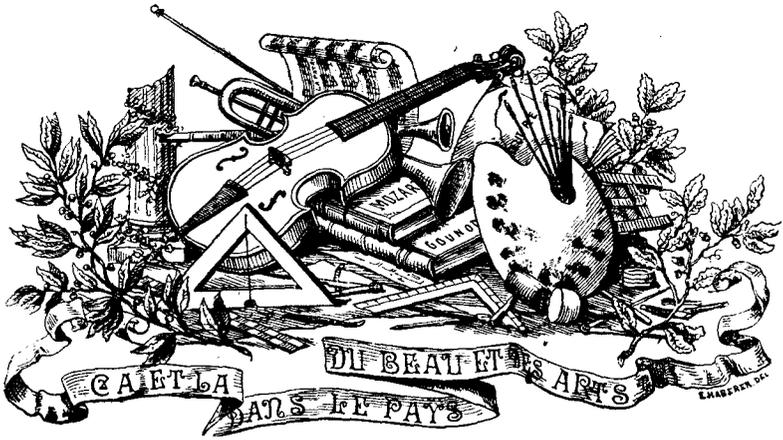
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.





L'ENFANT PRODIGE

D'APRÈS LIONELLO SPADA.

La parabole était la forme populaire de l'enseignement de notre divin Sauveur ; forme exquise qui a tout pour elle : la sublimité du sujet, la naïveté des images, l'intérêt du récit, le piquant du mystère. Elle étonne les grands esprits, elle enchante les petits. Ce bon et doux maître venant enseigner au peuple une doctrine si contraire aux idées courantes ne lui donnait guère de leçons sans les revêtir de cette forme attachante et persuasive.

La parabole se compose de deux parties : le récit, qui en est comme le corps, et le sens moral ou mystique, qui en est l'âme. L'artiste appelé à les rendre dans ses compositions ne devra pas perdre de vue ce double aspect tout en couvrant ce dernier sens comme d'un voile, à l'exemple de Jésus, qui, le plus souvent, ne donnait pas l'explication de ses paraboles, mais laissait chercher, conjecturer et deviner.

Les artistes du moyen-âge qui savaient si bien instruire le peuple par les représentations des scènes de l'Évangile ont fait de même. C'est ainsi que dans les cathédrales gothiques de Bourges, Chartres et Sens, ils ont développé l'histoire de l'Enfant prodigue dans des séries de panneaux plus ou moins détaillés. A Bourges, on en compte jusqu'à dix-sept : on le voit réclamant son héritage, puis encore devant son père, chargé des trésors qu'il vient d'obtenir, puis

portant le faucon sur le poing, et ensuite arrêté dans sa route par une femme qui réunit toutes les séductions de ce monde, car elle est couronnée ; et cela, tandis que, dans le premier médaillon central, le frère resté sage représente, en conduisant la charrue, la vie laborieuse et bien réglée. Trois autres médaillons intermédiaires montrent le prodigue dans l'enivrement de ses passions satisfaites, puis chassé par la complice de ses désordres. Il joue ce qui lui reste, il est renvoyé de son dernier abri, il se loue, il garde les porcs, et enfin il revient repentant vers son bon père qui l'accueille. L'immolation du veau gras, les observations du frère aîné, le festin, occupent encore trois scènes distinctes, couronnées par celle de la réconciliation des deux frères.

Les artistes de la renaissance et ceux de nos jours dont le but était différent n'ont pas donné le même développement à cette histoire et le plus souvent ne représentent que la scène si touchante du retour du prodigue. Cependant tous n'ont pas compris que le jeune homme devait être représenté, comme un fils dégradé, avili par la misère, il est vrai, et devenu rustique par la condition à laquelle ses débauches l'ont réduit, mais non pas comme un personnage d'une trivialité native, incapable de nous inspirer l'intérêt qu'éveille en nous la belle parabole de l'Écriture. Combien plus touchante sera cette nature déchue, si l'on y découvre les traces de sa distinction primitive ! Ils ne semblent pas avoir eu l'intuition de la forte impression qu'eût naturellement produite un pareil contraste. L'effet des souillures d'une âme qui se souvient tout à coup de sa pureté première est si bien exprimé par l'altération des formes dans un corps prématurément usé et vieilli, mais où les prestiges de la beauté ancienne reparaissent sous l'action du repentir.

Lionello Spada dont nous reproduisons aujourd'hui le tableau, qui orne maintenant le musée du Louvre, semble avoir mieux compris cette distinction. Couvert de haillons, presque nu, son enfant prodigue, appuyé sur son bâton, se présente à son père, qui le couvre de son manteau et lui pardonne.

* * *

Lionello Spada naquit à Bologne en 1576 de parents excessivement pauvres qui ne purent lui donner aucune espèce d'éducation. Les Carraches recueillirent par pitié le petit faubourien dégenillé et spirituel dont les lazzi insolents et les vives répliques excitaient les rires de l'atelier, et l'employèrent à broyer leurs couleurs. Il fit la même besogne successivement chez César Baglione et Dentone. Peu à peu, le contact des artistes lui inspira le goût du dessin et il

put bientôt aider son dernier maître. De ce moment il fit de si rapides progrès qu'il passa bientôt pour un des maîtres de Bologne.

Piqué de la critique du Guide à propos de son tableau de la *Bénédiction de Melchisédech* peint dans le réfectoire du collège Montalto, il résolut d'aller à Rome prendre des leçons du Caravage et acquérir ce qui lui manquait, jurant de faire pâlir, à son tour, les toiles fades et maniérées de son critique.

Caravage accueillit chaudement son admirateur, mais le traita avec mépris, s'en servant comme de modèle, ce qui refroidit passablement l'enthousiasme du jeune Spada. Cependant, poussé par le désir de changer d'air, de voir du pays et d'amasser quelque bien, il consentit à accompagner son maître à Naples, puis à Malte. Là ils eurent tous deux, pour des raisons différentes, maille à partir avec la justice. Lionello, forcé de s'enfuir revint dans sa ville natale. Il y entra en vainqueur, vêtu comme un gentilhomme, l'épée au côté, la plume au vent, chargé de colliers, de croix et de bijoux qu'il racontait avoir reçus en récompense, non seulement de ses hauts faits de peintre, mais encore de ses prouesses de guerrier ; car, ayant accompagné le commandeur de l'ordre de Malte dans une chasse aux corsaires, il était le premier, disait-il, monté à l'abordage d'un vaisseau turc. Ses manières insolentes lui attirèrent les quolibets et la haine de presque tous ses confrères, qui l'appelaient "le singe de Caravage," tout en reconnaissant les qualités solides et éclatantes qu'il avait acquises dans cette fréquentation.

Ses concitoyens lui confièrent de nombreux et importants travaux. Il décora successivement l'église Saint-Dominique, puis San-Michele in Bosco. Dans cette dernière église il s'est peint lui-même, dans le *Martyre de sainte Cécile*, en bourreau demi-nu qui, las d'attiser les flammes qui n'atteignent pas la sainte, s'assied à l'écart, la tête sur la main ; c'est là aussi qu'il peignit dans un *Miracle de saint Benoît*, comme personnage épisodique, un tailleur de pierre en train de tailler une colonne, qui est devenue classique sous le titre de "Scarpellino de Spada."

Le duc de Parme, Ranuccio, ayant entendu parler de Spada, le fit venir à sa cour et lui assura une pension considérable qu'il ne cessa d'augmenter par des cadeaux continuels. Entre autres travaux exécutés pour le duc, il décora le fameux théâtre Farnèse qui passe pour une des merveilles de l'art italien.

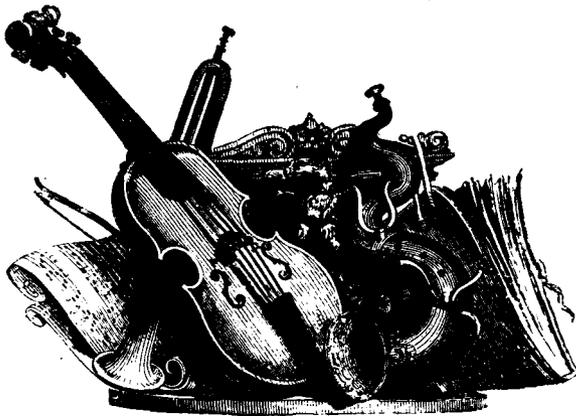
Enivré par le succès, Lionello s'abandonna à la paresse et vécut en courtisan et non plus en artiste ; aussi, quand une mort subite

eut emporté son protecteur, il se trouva réduit à la misère, ayant perdu l'habitude du travail et en butte à l'explosion des rancunes et des haines de tous ceux qu'il avait traités de haut durant sa bonne fortune. Toutefois il ne traîna pas longtemps dans cet isolement et cette misère qu'il s'était si maladroitement préparés ; il mourut à Parme, le 17 mai 1622, à peine âgé de quarante-six ans.

La gravure que nous avons sous les yeux est due au burin d'Antoine Alexandre Morel, graveur français, né à Paris en 1765. Il fut successivement élève de Massand l'aîné, d'Ingouf, puis de David dont l'influence s'étendit jusqu'à la gravure.

Morel a laissé un œuvre assez considérable, mais peu de ses planches se trouvent dans le commerce séparément, elles font presque toutes partie d'ouvrages de grand luxe, tels que la *Galerie de Florence* et le *Musée français*.

ALPHONSE LECLAIRE.



FABLE

LES DINDONS EN SPECTACLE.

Maitres dindons, un jour, avec force réclame,
A cor, à cri, en gros caractères de flamme,
Annoncèrent partout un spectacle nouveau
Par eux-mêmes donné,—spectacle le plus beau

Qu'on ait jamais vu sur la terre !

Alléchés par un tel mystère,

Les animaux des bois, des airs, des basse-cours,
Vinrent de toutes parts.—Il fallut plusieurs jours
Pour installer en ordre une foule si grande.
Enfin la troupe actrice apparaît et commande

Le silence et l'attention.

Hélas ! quelle exhibition

D'orgueil, de pédantisme,

De vaine gloire et d'égoïsme !

Le projet des dindons était de se montrer,
D'éblouir tous les yeux, de se faire admirer.
Leur corps se dilata, leurs plumes se renflèrent,
Appendices charnus à leur cou se gonflèrent ;
La queue en éventail, la tête sur le dos,
Tournant, pirouettant, se croyant des héros,

Et jusqu'à terre traînant l'aile

Dans leur posture la plus belle,

Ils éclataient bientôt en glouglous effrayants,
Et dans leur majesté, dans leurs airs triomphants.

Montraient avec quelle allégresse

Ils opéraient cette prouesse !

Spectacle ridicule.—Au lieu de l'admirer,
L'auditoire, aussitôt, ne put que l'exécrer.
Il s'éleva dans l'air une clameur immense.
Dégotés, irrités d'une telle insolence,

Faisant éclater leur dépit

D'un même cœur, d'un même esprit,

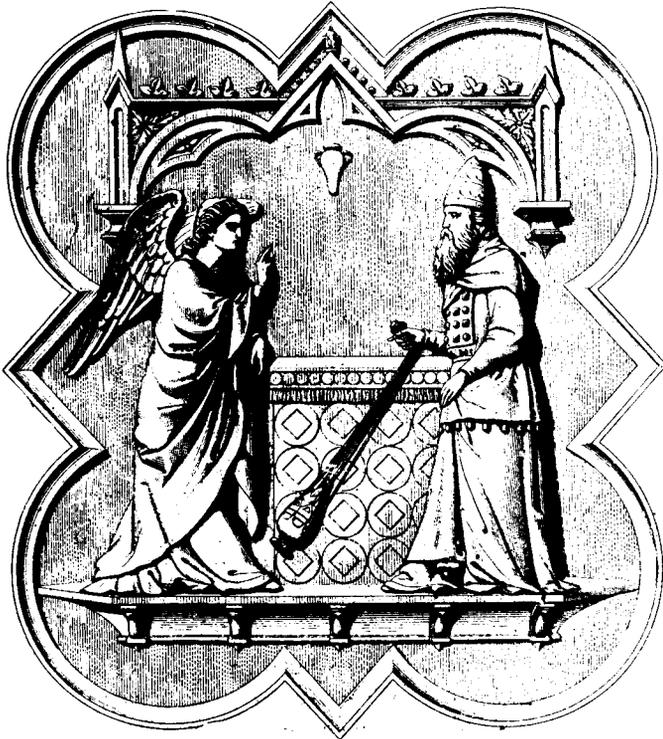
Tous les spectateurs se levèrent.

Contre l'orgueil se récrièrent,

Et siffèrent enfin les dindons confondus.
 Leur indignation grandit de plus en plus.
 C'est depuis ce jour-là que la race des dindes,
 Sur la terre, partout, jusqu'aux confins des Indes,
 Est pour sa sottise gloire un objet de mépris.

Voilà l'antique fait. Maintenant, chers amis,
 Savez-vous qui, parmi les hommes,
 Nobles animaux que nous sommes,
 Ont pris le rôle des dindons?.....
 Les pédants et les mirmidons !

L'abbé F. X. BUIQUE.



Vantail de la porte méridionale du baptistère à Florence, Andréa Pisano.

CAUSERIE LITTÉRAIRE ET ESTHÉTIQUE

(Fin.) (1)

DU COLORIS.

“ Monsieur de Chateaubriand nous révélait le style du dix-neuvième siècle, style composite comme le genre d'architecture auquel on applique ce nom ; style qui mêle tous les genres, qui associe le raisonnement, l'éloquence, le lyrisme, la peinture, la poésie, et qui recouvre le tout d'un vernis magique de paroles musicales pour faire illusion sur le peu de solidité du fond ” (2).

Ce portrait du style contemporain fait par lui-même, est rigoureusement vrai. Le style de notre siècle est un mélange informe, un amalgame confus de mille éléments divers surpris de se trouver ensemble. Le dévergondage de l'imagination, systématisé par le romantisme, règne presque partout. L'ornement a pris, dans tous les arts, un développement anormal. La littérature d'aujourd'hui, beaucoup trop ornée, ressemble à ces statues de cire joufflues et fardées à outrance. Le vers de La Fontaine a passé en principe :

Le monde est un enfant, il le faut amuser.

Le romantisme veut amuser cet enfant au moyen d'images. Il en met partout, et l'enfant gâté en demande toujours. Le drame doit passer par le prisme lyrique ; l'éloquence et l'histoire doivent emprunter les couleurs de la poésie ; sans cela, l'enfant bâille ou sommeille. Or, en face de cet état de choses, que doit faire l'artiste ? Jusqu'où doit-il être de son siècle ? Quelle est, dans les arts, la part de l'intelligence ? Quelle est la part de l'imagination ? Cherchons un chemin entre la sécheresse et la profusion des ornements.

La fin nécessaire de la littérature est de faire pénétrer le vrai et le beau dans les intelligences. L'âme humaine, emprisonnée dans la matière, ne peut, sans intermédiaire, manifester ses pensées. Les

(1) Voy. REVUE CANADIENNE, juillet et septembre 1893.

(2) Lamartine.

sens l'environnement de toutes parts comme un abîme. Comment la pensée franchira-t-elle cet abîme ? L'expression, selon la pittoresque comparaison de saint Basile, se présente comme un vaisseau qui transporte la vérité au port de l'entendement. Le mot partage la double nature de l'homme : il sera envoyé comme messenger d'une intelligence à l'autre. Faire connaître la pensée, manifester l'âme à l'âme, voilà le but unique de sa mission. Dès lors, il est indubitable que l'expression, que l'image, que les figures n'ont de valeur qu'en tant qu'elles servent les intérêts de la pensée. Une tournure de phrase, une métaphore, une antithèse qui distraient de la pensée, qui la voilent, fût-ce même sous les fleurs, sont pour le moins inutiles. Une figure qui est à elle-même sa fin dernière, qui brille pour briller, qui paraît pour paraître, qui s'adresse à l'imagination, jette l'esprit dans le vague et nuit à la pensée. Les expressions les plus parfaites sont celles qui montrent plus clairement et plus vivement la pensée dont elles sont les interprètes, et qui se montrent le moins elles-mêmes. Si les images voyantes, criardes, bigarrées, absorbent l'attention ; si, par l'élégance, la recherche de leur forme, leur profusion, elles font perdre de vue la pensée qu'elles ornent, elles forfont à leur mission, elles troublent l'ordre hiérarchique des facultés littéraires et égarent l'esprit qu'elles devaient éclairer.

Et que dire de ce style aux mille couleurs de kaléidoscope, que le romantisme a voulu substituer au style sobre et mesuré des siècles classiques ? Que dire de ces phrases sonores et vides, de ces périodes enluminées, fardées, maquillées, mouchetées, marquetées pomponnées, où la pensée est totalement ensevelie sous les ornements ? Que dire de cette diction pompeuse, éblouissante, de ces enfilades à perte de vue de métaphores et d'antithèses, de cette pluie de fusées étincelantes, de ces séquelles de personnifications, d'appositions, de comparaisons, d'énumérations de parties, qui frappent tellement l'imagination, que le lecteur ébloui, éperdu, haletant, ne voit pas même ou ne remarque pas les pensées qu'on voulait lui exprimer ? N'est-ce pas l'idolâtrie de l'ornement ? le fétichisme des images ?

Ce renversement étrange de l'ordre et du bon sens, a envahi tout le monde littéraire. Le désir de poser perce partout. Aujourd'hui, le poète dramatique chausse à la fois le brodequin et le cothurne, et, de plus, prend en main la lyre. A tout moment, il monte sur le trépied de la pythonisse et se livre aux transports du démon qui l'anime. Le trépignement lyrique est le caractère saillant de notre littérature malade.

Victor Hugo a introduit ce lyrisme dans ses drames, dans ses romans, et jusque dans ses discours à la chambre des députés (1). Rarement son imagination est en parfait équilibre avec la raison. Il prodigue presque toujours les figures. Je ne puis lire les *Orientales* sans me représenter le poète comme un peintre maniaque. Ses couleurs ne sont pas sur une palette, mais dans une cuve. Il les distribue sur la toile avec des brosses, des plumeaux, des housoirs, des balais, des pelles, et tout autre chose qu'un pinceau. Aussi, les couleurs coulent à flots, et ses tableaux sont tellement rayés et bigarrés, qu'on n'en saisit qu'avec peine le sens et l'ensemble. Le peintre, d'ailleurs, ne songe pas à vous communiquer ses idées. Son but est plus modeste : il veut seulement flatter vos yeux et charmer vos oreilles par la diversité prodigieuse de ses couleurs et par l'incomparable musique de ses chants.

Lisez, par exemple, la plus belle pièce des *Orientales* intitulée *Fantômes*.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas ;
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles ;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas !

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille et brille peu d'instant ;
Il faut qu'Avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

.....
Toutes fragiles fleurs sitôt mortes que nées,
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants.
Colombes que le ciel au monde avait données,
Qui de grâces, d'enfance et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par leurs printemps.

Quel lecteur n'est pas distrait, fasciné, par cette kyrielle d'images avant d'arriver à la pensée ? L'imagination a le pas sur la

(1) Que l'on dise donc, si l'on veut, que Victor Hugo est le plus grand poète lyrique : cette assertion, toute contestable qu'elle est, peut être soutenue. Mais qu'on le compare, comme dramaturge, à Racine, qu'on mette à côté d'*Athalie*, d'*Esther*, d'*Andromaque*, de *Phèdre*, "*Ruy-Blas*," "*Le roi s'amuse*," "*Marion Delorme*" et "*Lucrèce Borgia*," et, qu'en définitive, M. Hugo soit le plus grand poète français : voilà un jugement qui déconcerte et déconcertera toujours le goût et la raison, et qui montre, mieux que tout raisonnement, les suites regrettables du romantisme. Voyez *Victor Hugo* et *Racine* par M. Stappfer.

raison, et la hiérarchie des facultés littéraires est renversée. Toutes les figures sont belles et gracieuses : la profusion a tout gâté. La pensée, comme Tarpéïa, expire écrasée sous les ornements dont on la charge.

Avant de montrer ses stances au public, le poète les peigne, les frise, les enlumine ; il leur met un manteau de brocart d'or, une coiffe, une fraise, et, je crois, une crinoline. Il les charge de la tête aux pieds d'oripeaux étincelants et n'oublie pas de leur pendre au cou un grelot sonore. Le peuple enfant les regarde passer et dit tout bas : " Qu'elles sont belles ! Quel éclat ! Quelle grandeur ! " Il ne remarque pas que leur majestueuse ampleur n'est souvent qu'un vide dissimulé par des crinolines ! Que Dieu nous préserve de ces sirènes aériennes !

Lisez maintenant Racine : la pensée nous frappe d'abord dans toute sa grandeur, et ce n'est que par un mouvement rétrograde que vous remarquez les figures.

Hélas ! l'état affreux où le ciel me l'offrit
 Revient à tout moment effrayer mon esprit.
 De princes égorgés la chambre était remplie.
 Un poignard à la main, l'implacable Athalie
 Au carnage animait ses barbares soldats,
 Et poursuivait le cours de ses assassinats.
 Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
 Je me figure encor sa nourrice éperdue
 Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain
 Et faible le tenait renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage,
 Et soit frayer encore ou pour me caresser,
 De ses bras innocents je me sentis presser (1).

Les figures, dans ce passage, sont nombreuses et belles ; mais elles sont subordonnées à la pensée et fondues au discours. Elles ne sont pas parasitiques. L'image embellit la pensée et s'efface pour laisser celle-ci en évidence. Ce ne sont pas des ornements accrochés après coup à la pensée pour en voiler la nudité : ils sortent du sujet et en font partie. Aussi, comme on sent une intelligence qui s'adresse à une intelligence. Pourtant, la sensibilité est charmée, l'imagination ravie. Voilà le trait caractéristique des littératures parfaites.

Le véritable écrivain conçoit vivement. Sa pensée l'absorbe, le remplit, le passionne, et la passion va droit au but. En face de cette idée qu'il a conçue, toute son âme est en travail : l'imagina-

(1) *Athalie*, acte I, sc. 1.

tion cherche des couleurs, la sensibilité des traits enflammés, la mémoire des expressions précises ; et, la raison dominant tout, choisit ce qui va le mieux au but. Il ne se laissera pas séduire par l'éclat miroitant d'une métaphore dorée, ni entraîner par un sentiment hyperbolique. La passion du vrai et du beau lui fera éviter les méandres et les circuits que suit une imagination capricieuse. Celui qui cherche des figures pour elles-mêmes, est peu frappé de ce qu'il veut dire. Le véritable écrivain, perdu dans les hautes cimes de la pensée, oublie le domaine de l'imagination. Absorbé par l'astre du vrai et du beau qui se montrent à lui sans nuages, il n'abaissera pas ses regards sur les fleurs de la route. Chez lui, jamais de schisme entre la pensée et l'ornement : les figures qu'il emploie sont des pensées figurées. Voilà le véritable équilibre des facultés littéraires. Le romantisme a troublé cet équilibre en donnant le premier rang à l'imagination et à la sensibilité. Voyons quelles ont été les conséquences de ce désordre.

Jamais révolution ne fut, mieux que le romantisme, secondée par le talent et le génie. Chateaubriand, Lacordaire, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Brizeux, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Théophile Gauthier, et une multitude d'autres, donnèrent une impulsion gigantesque aux idées nouvelles. Le luxe des figures, le brio de leurs œuvres, éblouirent. La littérature parut un moment revivre. Mais ce succès de mauvais aloi s'évanouit bientôt devant les écarts de plus en plus exagérés d'une imagination sans frein. Le style contourné, tourmenté, surchauffé, ne tarda pas à fatiguer. La pensée disparut enfouie sous les prétentions maniérées de la forme. L'épithète resplendissante, l'affectation, le clinquant, les fausses couleurs galvanisèrent tous les genres. Qu'est devenue la poésie, surtout la poésie dramatique depuis qu'on a rejeté les règles et les modèles classiques ? Partout l'intoxication de la pensée par des figures exotiques ; partout la prétention, la pose sibylline, et la description plastique. L'imagination modeste, mesurée, équilibrée, n'est plus de mise. Il faut que le style prenne des allures épileptiques. Quelles ineffabilités n'a-t-on pas écrites ! Un poète dit à Dieu :

Et tu fis la blancheur sanglotante des lis,
 Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure
 A travers l'encens bleu des horizons pâlis
 Monte rêveusement vers la lune qui pleure (1).

(1) S. Mallarmé, *Parnasse contemporain*.

Un autre poète vit dans une étroite intimité avec les arbres :

J'épelle les buissons, les brins d'herbe, les sources ;
Et je n'ai pas besoin d'emporter dans mes courses
Mon livre sous mon bras, car je l'ai sous mes pieds.
Et j'étudie à fond le texte, et je me penche,
Cherchant à déchiffrer la corolle et la branche (1).

Dans un autre endroit du même ouvrage il a :

Des conversations avec les giroflées,
Et reçoit des conseils du lierre et du bluet.

Aujourd'hui, le poète aime à errer dans les ténèbres. La muse contemporaine préfère la nuit au jour et le vague rêveur à la réalité (2). Elle aime à entendre " la grande et harmonieuse voix des montagnes " (?). à " écouter palpiter l'âme de la solitude (?) dans l'immense étendue du désert " et à contempler la lune, " cette blanche vestale qui répand dans les bois le grand secret de la mélancolie qu'elle aime (?) à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers ".

Comprenez qui pourra ce langage mystique.

Qu'on ne s'y trompe pas : cet enportement effaré de l'imagination, ces mouvements convulsifs du style, sont les symptômes évidents d'un état maladif. Pour tout esprit impartial, la décadence littéraire est indéniable. On a beau dire que le romantisme est mort, qu'il s'est tué lui-même : peut-être ; mais il est mort en faisant écrouler sur sa tête, les colonnes du bon goût. Il a passé vite, parce que les grandes crises ne durent jamais ; mais il a laissé dans la littérature un poison, comme ces maladies contagieuses qui ne donnent pas une mort immédiate, et causent une atonie qui a, tôt ou tard, des suites fatales.

Et où sont les œuvres durables laissées par le romantisme ? Peut-il nous montrer des monuments artistiques qui aient le cachet de l'immortalité ? En vain je regarde, je ne vois que des hochets littéraires, où, pour me servir du style à la mode, je vois à peine quelques tragédies flotter à la surface du siècle, écumes éblouissantes et vaporeuses comme le flot qui les a vues naître et qui iront avant longtemps s'évaporer sur l'écueil de l'oubli.

(1) Hugo, *les Contemplations*, III, 8.

(2) Nous ne voulons pas nier que les ténèbres aient leur poésie. La nuit, en effaçant les contours des objets, montre partout des horizons sans bornes, réveille la pensée de l'infini, et, partant, fait naître dans l'âme l'impression du sublime. Mais pourquoi la nuit et la lune reviennent-elles si souvent ? Le soleil, l'aurore, l'azur lumineux des cieux, ne sont-ils pas aussi poétiques ?

Le romantisme n'a pas seulement abaissé la poésie et l'éloquence, il a porté à tous les arts une atteinte mortelle.

En musique, n'est-il pas vrai que les complications excessives de l'instrumentation, que les fioritures, les trilles, les appoggiatures, en un mot, que la variété poussée jusqu'à l'excès, fait oublier le sentiment ?

En peinture, l'éclat des couleurs et les bigarrures sont devenus le trait saillant. Comment saisir la pensée du peintre, comment distinguer l'ensemble du milieu des détails, quand les couleurs voyantes distraient l'attention ?

Et que dire de l'architecture ? L'unité de coup d'œil, la proportion, la symétrie disparaissent sous une infinité de moulures, de ciselures, de cannelures, de frisures, de découpures, d'enjolivures dont la multiplicité prodigieuse ne dit rien à l'esprit que l'incroyable patience de ceux qui se livrent à de semblables travaux ?

La chaire sacrée elle-même a subi les influences romantiques. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à lire le recueil de M. Lelandais, intitulé *la Prédication contemporaine*. Dans ces cinq gros volumes, il y a bien peu de sermons qui ne donnent dans le discours académique, et qui ne distraient l'esprit par un trop grand luxe de figures.

Cet excès de coloris rend la prédication stérile. La raison en est évidente. L'orateur sacré ne parle pas pour amuser un auditoire oisif, mais pour ramener à Dieu ceux qui oublient leurs éternelles destinées. Il doit faire connaître les vérités de la religion, et mettre souvent sous les regards du chrétien les terribles jugements de Dieu. Si le cliquetis des métaphores et des antithèses, si le miroitement de l'expression, frappent plus l'auditeur que la pensée, le discours, quel qu'il soit d'ailleurs, peut-il laisser dans les esprits une conviction quelconque ? Si le pécheur, en sortant de l'église, pense plus à vous louer qu'à réformer sa vie, prédicateur de l'Évangile, croyez-moi, vous avez manqué votre but. Vous pouvez avoir un style brillant. Vous pouvez tenir suspendu à vos lèvres, l'auditoire haletant ; mais cet auditoire haletant suspendu à vos lèvres ne fréquentera pas le confessionnal. Il écouterait vos sermons comme une pièce de théâtre, et sortirait dans les entr'actes. Vous n'aurez réussi qu'à l'égayer. Pourquoi ? Parce que vous avez parlé à l'imagination et que cette faculté ne peut recevoir d'impressions durables. Les larmes qui ont pour source la sensibilité et l'imagination, sont bientôt séchées.

Nous ne finirions pas si nous voulions sonder partout le lit

profond creusé dans la littérature et les arts par le torrent romantique. Partout il a ouvert et ouvre encore des abîmes. Qui pourra enrayer ce mouvement de haut en bas ? La littérature classique peut seule élever une digue devant le courant dévastateur, et remédier aux maux qu'il a causés.

Supposez maintenant que ceux qui président à l'éducation adoptent les idées si souvent émises de nos jours par des hommes plutôt nés pour planter des choux ou pour casser des pierres, que pour diriger l'enseignement de la jeunesse ; supposez que l'on mette de côté les auteurs classiques pour leur substituer des poètes contemporains ; que l'on remplace Virgile et Racine par Lamartine et Hugo : que deviendrait l'éducation ? Que deviendraient de jeunes intelligences mises au régime de cette littérature mal équilibrée ? A cet âge où l'imagination et la sensibilité dominent dans l'homme ; où les impressions sont si vives, où le jugement s'élabore, que devient le goût si l'on développe les facultés sensibles d'une manière démesurée ? La perversion du goût contemporain ne vient pas d'ailleurs. L'homme quitte difficilement la voie que lui a donnée son éducation première. Le goût faussé d'abord reste faux, et l'on a des générations au cerveau détraqué. L'imagination et la sensibilité, trop excitées, prennent les devants et le sensualisme envahit tout. Quand l'homme voit partout l'image matérielle et la sensation, il s'habitue à y fixer ses regards et le " dieu tombé " commence à ne plus " se souvenir des cieux ". Si ce système d'enseignement finissait par prévaloir, l'abrutissement de Nabuchodonosor cesserait bientôt d'être un fait isolé dans l'histoire des peuples

En combattant l'abus des ornements, nous ne voulons pas les rejeter du domaine des arts. Ici encore, le vrai et le beau occupent le milieu. Accorder trop à l'imagination, c'est donner contre un écueil dangereux, et rendre la littérature indigne de l'homme. Mais vouloir ne s'adresser qu'à la raison pure, n'est-ce pas tomber dans un autre abus non moins grave ?

Il est certains esprits plus zélés qu'éclairés, qui, sous prétexte de combattre le romantisme, veulent enlever aux poètes leurs palettes et leurs pinceaux, et faire parler aux muses le langage d'un traité de sections coniques. Pour ces classiques attardés, la poésie est toujours trop enluminée. L'ode, pour leur plaire, doit prendre le ton d'une lettre d'affaires. " Voyez, disent-ils, la simplicité des écrivains classiques " :

Que veulent-ils dire ? Que les classiques ont toujours écrit en style simple ? Eh quoi ! les *Catilinaires* de Cicéron, les *Oraisons*

funèbres de Bossuet, l'*Athalie* de Racine, le *Discours sur l'histoire universelle*, sont écrits en style simple ? Qu'est-ce donc que le style pompeux ? Les *Champs-Élysées* de Télémaque, les *Eglogues* et la quatrième *Géorgique* de Virgile sont en style simple ? Qu'est-ce donc que le style fleuri ?

Les classiques ont écrit en style simple quand la nature du sujet exigeait ce style. Nul mieux que ces immortels écrivains n'a su passer du simple au tempéré, du tempéré au sublime, selon les exigences du sujet. Preuve, le bon la Fontaine qui emploie quelquefois dans la même fable les trois genres de style.

Oui, quoi qu'on en dise, s'il est ridicule de prendre un ton sibyllin dans une églogue, il n'est pas moins ridicule de chanter avec un chalumeau les combats épiques. L'ode et l'épopée ont un style qui leur convient et qu'elles prennent généralement, c'est le sublime. Vouloir, sous prétexte de fuir l'affectation et l'enflure, imposer le ton simple à l'ode, c'est faire une simplicité des plus simples. C'est se jeter dans un abîme pour éviter une ornière. Il ne faut pas se livrer aux écarts d'une imagination sans lest ; mais il ne faut pas non plus l'évincer des compositions littéraires. Si vous ne laissez à la lyre poétique qu'une seule corde, comment pourrez-vous

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère ?

L'ornement et les grâces riantes sont inséparables de la poésie. Faites-les disparaître, et Virgile ne diffère plus de Quinault.

“ L'homme n'est ni ange ni bête,” dit Pascal. Il n'est pas bête : ne vous adressez donc pas exclusivement à cette faculté qui lui est commune avec les brutes. Il n'est pas ange : ne lui parlez donc pas comme à un pur esprit : vous le feriez bâiller. Si vous voulez l'intéresser, charmez l'homme tout entier, adressez-vous à toutes ses facultés en respectant leur ordre hiérarchique ; les figures sont “ les yeux du langage ”. Les yeux sont l'organe le plus parfait du corps ; mais un animal qui en a trop est un monstre. Que votre style ne soit pas comme l'animal de l'*Apocalypse*. Homère, Virgile, Démosthènes, Cicéron, Racine, Corneille, Bossuet, Bourdaloue, etc. : voilà nos modèles. C'est dans leurs impérissables chefs-d'œuvre que nous trouvons cette intelligence élevée, cette imagination vive et sobre, cette sensibilité toujours ordonnée, qui sont l'apanage des littératures parfaites.

T. L.

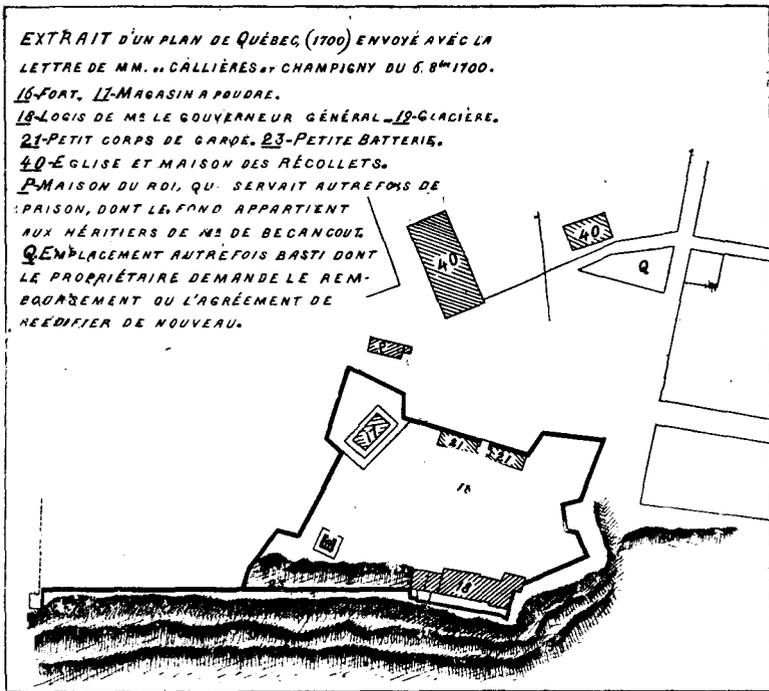
LE FORT ET LE CHATEAU SAINT-LOUIS

QUÉBEC.) (1)

VII

Louis-Hector de Callières, gouverneur général.—Sa mort au château.—Philippe de Vaudreuil, gouverneur général.—Développements de la colonie.—l'expédition de l'amiral Walker.—Physionomie de Québec en 1720.—Population du Canada.—Documents relatifs au fort Saint-Louis.—Mort de Louis XIV.—Création de l'organisation paroissiale.—Mort de Vaudreuil au château.

A la mort du comte de Frontenac, deux personnages ayant chacun de grands états de service furent indiqués pour lui succéder : le chevalier Louis-Hector de Callières et le chevalier Philippe Rigaud



de Vaudreuil. Ce furent les amis du premier qui l'emportèrent. Le principal grief formulé contre M. de Vaudreuil était son mariage avec une Canadienne. Plus tard cette Canadienne recevait de la cour

(1) Voy. REVUE CANADIENNE, avril, mai, juin, août et octobre.

les plus grandes marques de confiance, et son fils, Canadien lui-même, devenait, pour son malheur, gouverneur général du Canada.

M. de Callières ne gouverna la colonie que pendant cinq ans. Aidé du célèbre chef huron Kondiaronk (le Rat), il réussit à conclure avec les Iroquois un traité de paix qui fut assez fidèlement observé. Il était estimé de tous et savait tenir ses administrés dans le devoir. Sa longue et active carrière militaire avait ruiné sa santé; un vomissement de sang le prit dans la cathédrale, pendant la grand'messe, le jour de l'Ascension de l'année 1703, et il expira neuf jours après, au château Saint-Louis.

Il fut enterré dans l'église des Récollets, à côté de Frontenac. Le Père Gelase, procureur des Récollets, prononça son oraison funèbre et lui donna "de très justes louanges."

Philippe Rigaud de Vaudreuil, qui portait le titre de marquis depuis la mort de son père, tué à la bataille de Luzzara, en 1702, succéda au chevalier de Callières et gouverna la colonie pendant près de vingt-deux ans. Il eut à déployer beaucoup de tact et d'habileté pour maintenir la paix avec les Iroquois et régler les difficultés que suscitaient sans cesse, soit en Canada, soit en Acadie, les habitants de la Nouvelle-Angleterre. Il dut même, vers 1710, envoyer des détachements de Canadiens et de Sauvages faire la guerre d'escarmouche et forcer les Bastonnais de rester dans leurs foyers.

La dernière expédition de Frontenac au pays des Iroquois (1696) et plus encore l'action bienfaisante des missionnaires, avaient rendu moins agressifs les farouches enfants de la forêt; mais ce ne fut qu'après 1713 que la colonie put enfin respirer et se livrer avec sécurité aux arts de la paix.

Pendant toute la période comprise entre le traité d'Utrecht (signé le 11 avril 1713) et les années qui précédèrent immédiatement la guerre de Sept Ans (déclarée le 9 juin 1756), le Canada fit des progrès merveilleux (1).

(1) L'attention de Talon s'était portée, au siècle précédent, à tout ce qui pouvait être avantageux pour le Canada. "La culture du chanvre, dit l'abbé Ferland, était encouragée et réussissait à merveille. On employait l'ortie à faire des toiles fortes; des métiers établis dans chaque maison des villages, fournissaient du droguet, des étamines, des serges et du drap. Les cuirs du pays suffisaient à une grande partie de la population. Aussi, après avoir énuméré les progrès de l'agriculture et de l'industrie, Talon annonçait à Colbert, avec une juste satisfaction, qu'il pouvait se vêtir, des pieds à la tête, avec les productions du Canada, et qu'en peu de temps, la colonie, si elle était bien administrée, ne tirerait de l'ancienne France que peu d'objets de première nécessité."

Talon s'exprimait ainsi dans une lettre datée du 2 novembre 1671: "Les jeunes gens du Canada se dénoient et se jettent dans les écoles pour les sciences, dans les arts, les métiers, et surtout dans la marine, de sorte que, si

La construction des navires avait déjà pris en 1720, des proportions considérables. Les habitants, protégés et encouragés par le marquis Philippe de Vaudreuil, par son successeur le marquis Charles de Beauharnois, et les intendants Bégon et Hocquart, s'employaient avec une ardeur nouvelle à défricher et cultiver le sol (1), à construire des voies de communication, à développer le commerce et l'industrie, pendant que le collège de Québec, le séminaire des missions étrangères, et l'Hôpital-Général, à Québec, les Ursulines, à Québec et aux Trois-Rivières, le séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal, les Pères et les Frères Récollets et les religieuses de la Congrégation Notre-Dame dans leurs multiples établissements (2), et plusieurs instituteurs laïques subventionnés par les Jésuites, les Sulpiciens ou les curés, répandaient les bienfaits d'une éducation en tous points égale à celle que l'on donnait en France dans les établissements similaires.

Pendant quelque temps, un homme de loi distingué, M. Le Verrier, donna même quelques leçons de droit à Québec; mais cet essai de création d'une faculté de droit n'eut pas de suite. Les lois du pays étaient la Coutume de Paris, les ordonnances royales enregistrées au Conseil supérieur de Québec, et les édits et ordonnances de ce Conseil.

Le siège de Québec de 1690 avait été une surprise; il n'en fut pas de même des formidables préparatifs d'invasion de l'amiral sir Ho-

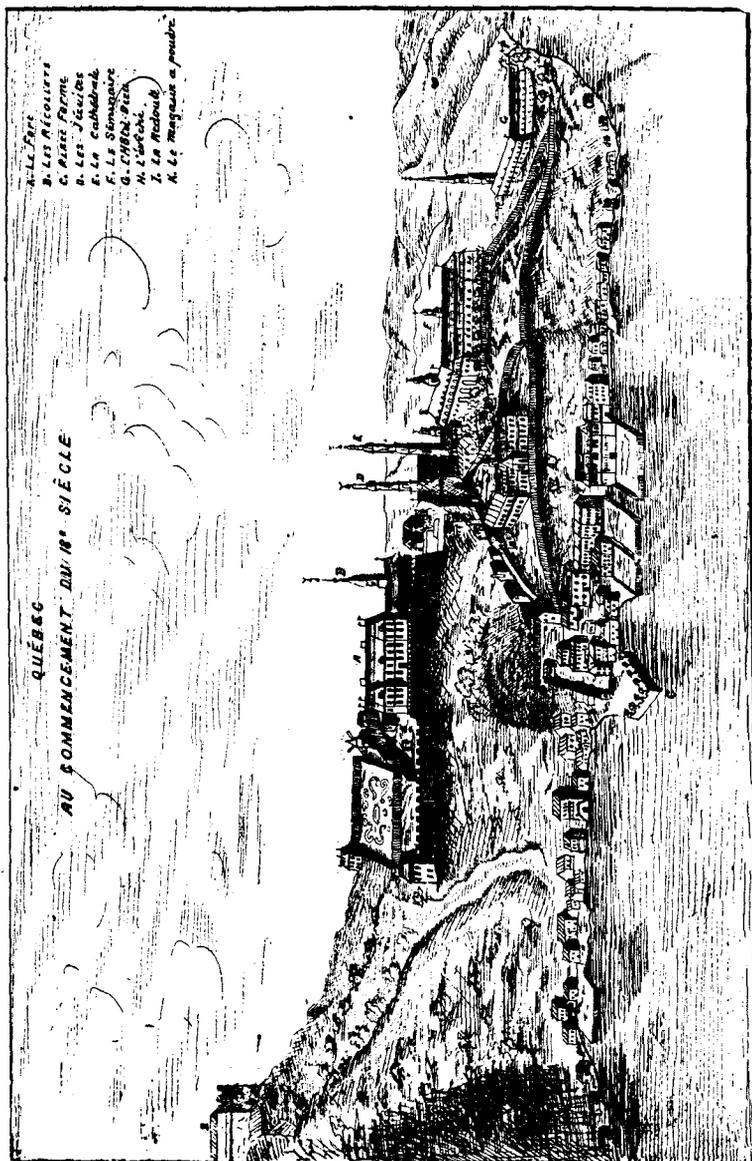
cette inclination se nourrit un peu, il y a lieu d'espérer que ce pays deviendra une pépinière de navigateurs, de pêcheurs, de matelots, d'ouvriers, tous ayant naturellement de la disposition à ces emplois."

Le célèbre intendant s'était aussi occupé activement de l'exploitation des mines et du commerce d'exportation. Dès l'année 1666, il avait fait envoyer du goudron en France, du poisson, des céréales et du bois aux Antilles.

(1) On a reproché aux Canadiens d'avoir défriché trop complètement leurs terres. On oublie qu'autrefois chaque buisson pouvait recéler un Iroquois, chaque arbre cacher un ennemi. Aujourd'hui c'est bien différent, et l'on commence à comprendre qu'un certain reboisement est devenu nécessaire.

(2) Les premiers pensionnats des religieuses de la Congrégation Notre-Dame furent ceux de Montréal (fondé en 1657), de Oka (fondé en 1676), de la Sainte-Famille, Ile d'Orléans (fondé en 1685), de la Pointe-aux-Trembles, district de Québec (fondé en 1685), de la Pointe-aux-Trembles, district de Montréal (fondé en 1690), de Saint-François, rivière du Sud (fondé en 1703), de Boucherville (fondé en 1703) et de Laprairie (fondé en 1705).

venden Walker, en 1711. Ils étaient connus depuis plusieurs mois à Québec, où il régnait à la fois une telle anxiété et une telle ardeur



qu'on en était arrivé à désirer de voir paraître la flotte anglo-américaine. Des moyens de résistance, rendus inutiles par le désastre de

l'île aux Œufs (1) et l'anéantissement d'une partie de la flotte de Walker, avaient été organisés par le gouverneur général, et, grâce à la générosité de ses habitants, la ville de Champlain put être considérée, en 1712, comme la place la plus forte, ou, plus exactement, la moins faible de l'Amérique du Nord (2).

C'était, à d'autres points de vue, une ville peu ordinaire que la jeune capitale au commencement du dix-huitième siècle. Le judicieux Père Charlevoix écrivait en 1720 : " On ne compte guère à Québec que sept mille âmes ; mais on y trouve un petit monde choisi où il ne manque rien de ce qui peut former une société agréable. Un gouverneur général avec un état major, de la noblesse, des officiers et des troupes ; un intendant avec un Conseil supérieur et les juridictions subalternes ; un commissaire de marine, un grand prévôt, un grand voyer, et un grand maître des eaux et forêts dont la juridiction est assurément la plus étendue de l'univers ; des marchands aisés ou qui vivent comme s'ils l'étaient ; un évêque et un séminaire nombreux ; des Récollets et des Jésuites, trois communautés de filles bien composées, des cercles aussi brillants qu'il y en ait ailleurs : voilà, ce me semble, pour toutes sortes de personnes de quoi passer le temps fort agréablement.

" Aussi fait-on, et chacun y contribue de son mieux. On joue, on

(1) 22 août 1711. Ce désastre fut connu dans la Nouvelle-Angleterre, et même en France, avant que la nouvelle n'en parvint à Québec. A cette occasion, l'église de la basse ville de Québec, construite en 1688, et dédiée en 1690 à Notre-Dame de la Victoire, reçut le nom de Notre-Dame des Victoires, et l'on érigea à Montréal une petite chapelle qui fut appelée Notre-Dame de la Victoire, sur le côté ouest du passage qui conduit actuellement de la rue Notre-Dame à la chapelle de Notre-Dame de Pitié.

On lit dans l'*Annuaire de Ville-Marie* de M. Huguet-Latour, au sujet de cette dernière construction : " *Chapelle de Notre-Dame de la Victoire.*—Les Sœurs de la Congrégation en firent poser la première pierre en l'année 1718 (sur un emplacement qu'elles avaient donné dans leur enclos proche de l'église), et ce, en exécution d'un vœu qu'avaient fait, en l'année 1711, les Demoiselles de la Congrégation externe et d'autres personnes, de bâtir, en l'honneur de la Mère de Dieu, une chapelle sous le nom de Notre-Dame de la Victoire.

" Réduite en cendre le 11 avril 1768, elle fut rebâtie la même année, et la première messe y fut dite le 7 décembre 1768.

" Cette chapelle servit de lieu de réunion aux Congréganistes de Notre-Dame de la Victoire, jusqu'au 14 octobre 1860, auquel jour ils fixèrent leur lieu de réunion à la chapelle de Notre-Dame de Pitié."

(2) " On avait commencé, vers 1702, à fortifier cette ville sur les plans de M. Levasseur. Plus tard, en 1711 ou 1712, on avait jeté les fondements de deux tours, près des bastions Saint-Jean et du Palais, et élevé un mur derrière l'Hôtel-Dieu, sur la côte du Palais, d'après les plans de M. de Beaucourt. Mais tous ces plans étaient defectueux, et les travaux avaient été suspendus. M. de Vaudreuil recommanda au régent, en 1716, de fortifier Québec, car, cette ville prise, le Canada était perdu. Après quelques délais, les travaux furent continués, en 1720, sur des plans donnés par M. Chaussegros de Léry, ingénieur, et approuvés par le ministère de la guerre."—F.-X. Garneau, *Histoire du Canada*.

fait des parties de promenades, l'été en calèche ou en canot, l'hiver en traîne sur la neige ou en patins sur la glace. On chasse beaucoup ; quantité de gentilshommes n'ont guère que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses, parce que le pays n'en fournit presque point et que celles de l'Europe arrivent toutes à la fois, mais elles occupent une bonne partie de l'année ; on politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir ; les sciences et les beaux-arts ont leur tour, et la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire les créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque ici aucun accent.

“ On ne voit point en ce pays de personnes riches, et c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, et personne ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre ; sinon on se retranche sur la table pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustemens font bien à nos créoles. Tout est ici de belle taille, et le plus beau sang du monde dans les deux sexes ; l'esprit enjoué, les manières douces et polies sont communes à tous ; et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées.”

En 1721, toute la population de la Nouvelle-France s'élevait à 25,000 âmes. Elle était de 50,000 âmes en 1744, et onze ans plus tard, immédiatement avant la guerre qui fut pour nous la lutte suprême, elle avait atteint le chiffre de 80,000 âmes, l'armée comprise. La population de la Nouvelle-Angleterre s'élevait alors à 1,200,000. Nous étions un contre quinze.

Parmi les documents relatifs au château Saint-Louis qui se trouvent au bureau des archives du Régistrare provincial, à Québec, et signés des gouverneurs ou des intendants de la colonie, sont les suivans, que nous reproduisons par ordre de date :

Extrait d'un mémoire de MM. de Vaudreuil et Bégon, daté de Québec le 14 octobre 1716.

“ Il a été fait cette année les réparations nécessaires au château Saint-Louis qui sert de logement à M. le marquis de Vaudreuil, suivant les ordres et le mémoire qui en a été remis par le Conseil, et il ne reste que les balustrades de fer qu'on doit faire à Rochefort et qui n'ont pu être enbarquées dans le vaisseau, n'étant pas encore finies.

“ Ces balustrades ont été ordonnées l'année dernière à Rochefort, et il paraîtrait convenir de les faire envoyer cette année.”

CONSEIL DE GUERRE.

“ Du jeudi, neuvième jour de décembre mil sept cent dix-sept.

“ Le Conseil de Guerre assemblé en une salle du Château St-Louis de Québec, où étaient :

“ Monsieur le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur, Lieutenant Général pour Sa Majesté en ce pays ; Monsieur Bégon, Intendant de Justice, Police et Finances ; Monsieur de Louvigny, Lieutenant du Roi en cette ville ; Monsieur L'hermitte, Capitaine ; Monsieur de Granville, aussi Capitaine ; Monsieur du Buisson, encore Capitaine, et le Sieur de Boishébert, Lieutenant.

“ Vu, par le Conseil de Guerre : La plainte faite à Monsieur de Vaudreuil par le Sieur Férot, Lieutenant d'une compagnie des troupes du détachement de la marine, faisant les fonctions d'aide-major des troupes de cette ville ; l'Ordonnance en fin d'icelle au Sieur de la Chassagne, major de cette ville, de poursuivre criminellement le nommé Mansard dit Sansquartier, soldat dénoncé en la dite plainte comme rebelle à son officier, avec commission au Sieur de la Salle, aussi Lieutenant des dites troupes, pour faire les fonctions d'aide-major en cette partie et instruire le dit procès ; Réquisition du Sieur de la Chassagne à ce qu'il soit informé du contenu en la dite plainte ; Ordonnance du Sieur de la Salle, portant permission, le tout en date du quatre de ce mois ; Information faite en conséquence en fin de laquelle est l'ordonnance de communication au dit Sieur de la Chassagne, son réquisitoire et l'ordonnance portant que le dit Mansard serait interrogé ; Interrogatoire fait au dit Mansard, contenant ses réponses, confessions et dénégations, et l'Ordonnance de communication au dit Sieur de la Chassagne, son réquisitoire et l'ordonnance en suite portant que les témoins ouïs, les dites informations seront recolées en leurs dépositions et, si besoin est, confrontées avec Mansard, le tout en date du cinquième de ce dit mois ; Recolement des dits témoins et leur confrontation avec Mansard, en date des cinq et six de ce mois ; Rapport de la visite faite du dit Mansard par les Sieurs Lajuste et Coutard, chirurgiens, et le procès verbal d'affirmation par eux faite du dit rapport en date des cinq et sept de ce mois ; Et le Sieur Mansard ayant été fait entrer en la salle et ayant été interpellé de déclarer s'il avait quelque cause de récusation contre les juges présents, et après qu'il a déclaré n'en avoir aucune, a été interrogé sur la sellette en la manière accoutumée ; Interrogatoire par lui subi sur la sellette, les conclusions du dit Sieur de la Chassagne auquel le tout a été communiqué en date de ce jour.

“ Tout considéré :

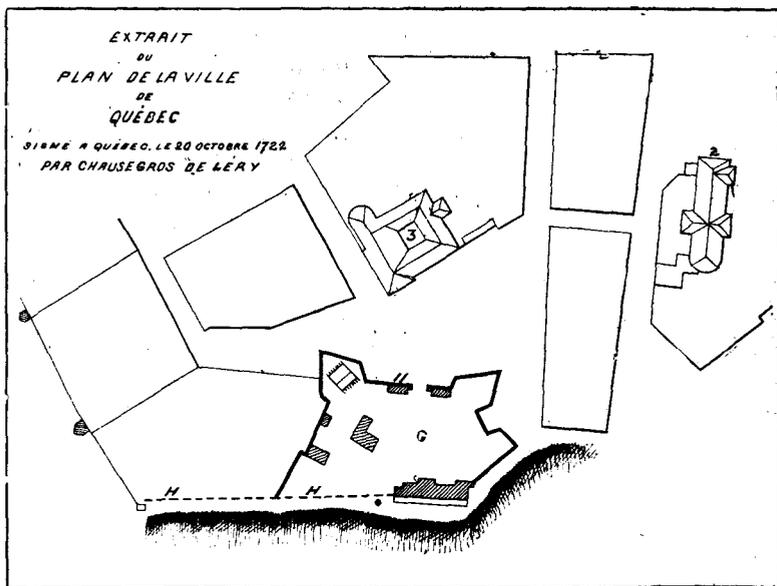
“ A été arrêté par le dit Conseil de Guerre que le dit Pierre Mansard, dit Sansquartier, est dûment atteint et convaincu d'avoir mis la main sur le dit Sieur Férot et de l'avoir pris à la gorge ; Pour réparation de quoi, le Conseil a aussi arrêté que le dit Mansard, dit Sansquartier, sera *passé par les armes* à la tête du bataillon des troupes qui sont en cette ville, et qui, pour ce, seront assemblées au lieu ordinaire en la manière accoutumée.

“ Fait et arrêté au dit Conseil de Guerre, les an et jour susdits.

“ Signé : Vaudreuil, Bégon, L'hermitte, Granville, Du Buisson et de Boishébert.

“ Et le dit jour, neuvième décembre mil sept cent dix-sept, l'arrêté du Conseil de Guerre ci-devant a été prononcé au dit Mansard, au corps de garde du château de Saint-Louis, en présence du dit Sieur de la Chassagne, par moi, Greffier de la Maréchaussée de ce pays, soussigné. ”

“(signé) HUBERT.”



C LE CHATEAU DANS LE FORT S^t LOUIS. H H BATTERIE DU CHATEAU.
2 LA PAROISSE. 3 LES RÉCOLLETS. 4 LE CORPS DE GARDE.

Extrait d'une lettre de MM. de Vaudreuil et Bégon, du 14 octobre 1723.

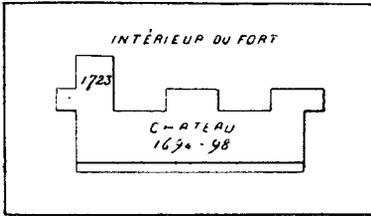
“ Le pavillon du sud-ouest du château de Québec sera achevé. M. Chaussegros a attendu les 5,000 livres ordonnées pour finir cet ouvrage et les ardoises que le Chameau a apportées.

“ Il est entièrement couvert. ”

Extrait d'une lettre de M. Bégon, du 2 novembre 1724.

“ Il (M. Chaussegros) nous a remis aussi les plans et élévations du Château Saint-Louis de Québec. Le nouveau pavillon y est marqué en rouge ; il a coûté, en y comprenant la couverture en ardoises, 23,000 livres ; il n'y a eu de fonds envoyés pour ce pavillon que 12,000 livres ; il reste à remettre, l'année prochaine 11,000 l. et 8,570 l.

14 s. 10 d., pour les réparations de cette année. ”



Extrait d'une lettre de MM. de Beauharnois et Duquoy, du 20 octobre 1726.

“ A l'égard du magasin à poudre dont MM. de Vaudreuil et Bégon avaient eu l'honneur de vous parler et de vous envoyer l'état estimatif du sieur de Léry, ingénieur, joint au plan de ce magasin projeté à l'endroit des nouvelles fortifications (1), nous pouvons dire, Monseigneur, que s'il y a quelque dépense instante et nécessaire ici, c'est celle-là. Le lieu où la poudrière est placée est aussi dangereux pour les poudres qu'il l'est pour le château et pour la ville, n'étant qu'à neuf toises de la boulangerie et à sept tout au plus d'un corps de garde d'un seul étage de dix pieds de hauteur seulement et dont, par conséquent, les cheminées sont si basses que les étincelles en sortent toujours dans leur éclat. Le feu y prit ces jours passés, et la conséquence d'un pareil accident est si grande que, s'il eût duré, personne n'eût voulu le secourir, et que si la poudrière venait à sauter, il ne resterait rien du château, qui, étant à pic sur le rocher, accablerait la basse ville et les vaisseaux qui seraient dans la rade. ”

Extrait d'une lettre de MM. de Beauharnois et Hocquart, du 19 octobre 1730.

“ Monseigneur,

“ La nécessité qu'il nous paraît y avoir d'établir un concierge dans le Château Saint-Louis de cette ville, nous fait prendre la liberté de vous en faire la demande sur la représentation qui nous a été faite

(1) Le Cap Diamant.—E. G.

que lors du départ du Sieur de Beauharnois pour se rendre à Montréal, où les affaires l'appellent tous les ans, qui amène avec lui tout son monde, le château n'est gardé que par une femme qui ne peut veiller à tout ce qui s'y passe, et il s'y commet des vols de serrures, croisées et autres choses portatives que des personnes emportent sans que cette gouvernante en ait connaissance, ou qui se brisent faute d'avoir quelqu'un pour en prendre soin.

“ Le Sieur de Chaimazurs, dont la vigilance et la probité nous sont connues, offre de se charger de cette maison si vous agréez. Monseigneur, de la faire employer sur les États pour la somme de deux cents livres, qu'il demande pour ses peines et soins et pour veiller exactement à ce qu'il ne soit emporté, ni dissipé aucune chose du château. Nous estimons que ce qu'il en coûte à réparer les désordres tous les ans, excède cette somme.”

Reprenons le récit sommaire de quelques-uns des événements qui suivirent la signature du traité d'Utrecht.

M. de Vaudreuil, passa en France en 1714. et en revint en 1716 (1) A son arrivée à Québec, il était tellement malade qu'il dut se faire transporter à l'Hôtel-Dieu, où il reçut les soins les plus empressés. Quelques semaines plus tard, il se rendait au Château Saint-Louis et il y annonçait officiellement la mort de Louis XIV et l'avènement au trône de son arrière-petit fils Louis XV, de néfaste mémoire, alors âgé de moins de six ans.

Louis XIV avait vu disparaître de la scène du monde la plupart des hommes illustres et des brillants génies qui avaient jeté tant d'éclat sur son règne. Les années de malheur qui sanctifièrent sa vieillesse le firent grandir encore dans l'estime de ses contemporains et de la postérité ; il vit son royaume affaibli, mais ne perdit rien de sa sereine et incomparable majesté : “c'était une colonne restée debout au milieu des ruines.”

On lira sans doute avec intérêt les lignes suivantes, écrites ou dictées par une Canadienne,—la Mère Juchereau de Saint-Ignace,—en 1716, à l'occasion de la mort du grand roi :

“ Les premiers vaisseaux qui arrivèrent en 1716 nous apprirent le décès du roi Louis XIV, mort à Versailles le 1er septembre 1715, âgé de 77 ans, après le plus beau, le plus glorieux et le plus long règne que l'on ait vu. Il était tombé malade le dix d'août ; sa maladie augmenta de telle sorte que, le 23, il demanda les Sacrements,

(1) Ce fut M. Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal, qui remplit les fonctions de gouverneur général pendant l'absence de M. de Vaudreuil.

qui lui furent administrés par M. le Cardinal de Rohan, grand aumônier de France ; il les reçut très-dévotement, formant de fervents actes de foi, d'humilité, de contrition et de confiance. Ce Monarque ne parut jamais plus grand que lorsqu'on lui annonça le danger où il était ; bien loin de s'effrayer de ce qui alarmait tous ses sujets, il répondit qu'il y avait plus de dix ans qu'il pensait à mourir en Roi chrétien, et témoigna une fermeté et une conformité à la volonté de Dieu admirables pendant quelques jours. Il donna plusieurs ordres avec une parfaite tranquillité : ce grand Roi approchant de sa fin, fit appeler tous les Princes et toutes les Princesses du sang, leur parla d'une manière fort touchante, loua ce qu'il y avait remarqué de bon, et les exhorta à la vertu avec des termes si pressants, si tendres que chacun d'eux fondait en larmes ; on fit entrer la Duchesse de Ventadour, avec le Dauphin dont elle était gouvernante ; elle le plaça à genoux au pied du lit du Roi, qui lui donna sa bénédiction, et qui ensuite le fit asseoir sur son lit, et lui recommanda ses peuples avec beaucoup d'affection, et lui donna plusieurs avis pour les bien gouverner, et accompagna son discours de tout ce qui pouvait les graver dans le cœur et dans la mémoire de ce jeune Prince, qui aussi l'écouta avec une grande attention, et d'un air si touché que, quoiqu'il n'eût que cinq ans et demi, il montra que sa raison devançait son âge. Il regarda toujours fixement le Roi, et sans jeter aucun cri, les larmes tombaient de ses yeux. Après qu'il eut reçu les instructions nécessaires, on craignit que sa présence n'attendrît trop cet illustre mourant, qui paraissait seul paisible dans un temps où la consternation saisissait tous les assistants ; on remporta le Dauphin, et le Roi ne pensa plus qu'à mourir. Il s'entretint dans ces bons sentiments, et conserva une parfaite connaissance jusqu'à la nuit qui précéda son décès. Son corps fut exposé plusieurs jours avant d'être porté à Saint-Denis où il fut enterré : ses entrailles furent portées à Notre-Dame de Paris, et son cœur donné aux Jésuites de la Maison professe à qui Louis XIII avait aussi donné le sien. Dieu avait préparé à la mort ce grand Prince par des afflictions bien cuisantes, les dernières années de sa vie, d'autant plus sensibles qu'il n'avait eu que des succès et des prospérités jusqu'alors ; il vit mourir les plus fermes appuis de sa Couronne, l'espérance de la France et l'ornement de la Cour, Monseigneur le Dauphin son fils, un second Dauphin très vertueux, son petit-fils, avec la Dauphine son épouse, dont l'esprit agréable et brillant faisait ses délices, deux autres Princes, ses arrière-petit-fils, et M. le Duc de Berry. Ses armes qui, de tout temps, avaient été victorieuses, eurent le dessous en plusieurs occasions. Il perdit

des batailles considérables, et après avoir été regardé comme le plus grand Roi du monde, qui avait toujours accordé la paix à ses ennemis aux conditions qu'il voulait, il se vit obligé, pour terminer une guerre qui accablait son peuple, de signer un traité désavantageux. Il est vrai que, dans ses malheurs, son courage ne fut point abattu. Il reçut ces adversités comme les châtimens de ses péchés, et avant qu'elles lui arrivassent, il avait paru les désirer, disant qu'il avait remarqué que tous les pécheurs à qui Dieu voulait faire miséricorde, passaient par des tribulations qu'il n'éprouvait point, et que cela lui donnait de la crainte. Mais dans la suite, il eut l'avantage d'être affligé et de profiter de ses peines. Ainsi il couronna ses glorieuses actions par la pratique de l'humilité, de la patience et de la résignation ; et par là, il se rendit plus grand devant Dieu qu'il ne l'avait été devant les hommes. Jamais Prince ne fut plus digne de régner. Il avait reçu de Dieu des qualités toutes royales. Il méritait et s'attirait l'amour et le respect, non seulement de ses sujets, mais de tous les étrangers.

.....Je ne crois pas qu'on me sache mauvais gré d'avoir rapporté un peu en détail les circonstances de la mort de Louis-le-Grand.... L'estime que l'on conserve pour sa mémoire dans cette communauté, qu'il a honorée de ses bienfaits, me fait juger que l'on aura autant de plaisir d'en entendre parler que j'en ai de l'écrire."

L'année 1721, dit M. Garneau, vit naître en Canada une institution importante, les postes et messageries pour le transport des lettres et des voyageurs. "L'intendant Bégon accorda à M. Lanouiller le privilège de tenir les postes pendant vingt années entre Québec et Montréal ; il lui imposa en même temps un tarif gradué sur les distances. Le pays n'avait pas encore eu d'institutions postales ; il n'a pas cessé d'en jouir depuis" (1).

De concert avec Monseigneur de Saint-Vallier, deuxième évêque de Québec, M. de Vaudreuil s'occupa à fixer les bornes des circonscriptions ecclésiastiques de la colonie et à créer définitivement cette forte organisation paroissiale—religieuse et civile—qui a été le rempart par excellence de la nationalité franco-canadienne aux jours d'épreuve qui suivirent la capitulation de Montréal (8 septembre 1760) et la signature du traité de Paris (10 février 1763). Le pays, déjà partagé en trois gouvernements (Québec, Trois-Rivières et Montréal), fut subdivisé en quatre-vingt-deux paroisses, dont

(1) On peut aujourd'hui envoyer une lettre d'une once de Halifax à Victoria—distance de douze cents lieues—pour la très minime somme de trois sous.

trente-quatre sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent, et quarante-huit sur la rive gauche. Les dernières paroisses à l'est étaient Kamouraska et la Baie Saint-Paul ; les dernières paroisses à l'ouest étaient l'Île du Pads et Châteauguay. Cette première érection civile des paroisses fut définitivement arrêtée par un décret du Conseil d'Etat enregistré à Québec en 1722.

En 1723, M. de Vaudreuil fit commencer à Montréal, sur un terrain maintenant occupé par la place Jacques-Cartier, un vaste château qui servit souvent de résidence aux gouverneurs généraux ses successeurs, sous le régime français, et fut occupé subséquemment par le premier collège de Montréal, du 1^{er} octobre 1773 au 6 juin 1803, date de sa destruction par un incendie.

Le marquis Philippe Rigaud de Vaudreuil, "le bien-aimé du peuple," expira au château Saint-Louis, le 10 octobre 1725, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Sa femme—Louise-Elisabeth de Joybert—fut le soutien et le conseil de sa vieillesse. Séparée de lui pendant de longues années, qu'elle passa en France, elle n'oublia jamais ni sa famille, ni sa patrie, et fut la digne compagne de cet homme illustre.

Les cendres du marquis de Vaudreuil—nous l'avons déjà dit—furent déposées dans l'église des Récollets, voisine du château, et reposent maintenant dans la basilique Notre-Dame de Québec.

ERNEST GAGNON.

(A suivre.)



LES ÉCOLES SÉPARÉES ⁽¹⁾

(Fin.)

Messieurs, ces choses qu'on entend tous les jours, sont la répétition de ce qui fut dit sur la montagne à Jésus-Christ lui-même par le tentateur: " Adore-moi, et je te donnerai toutes ces richesses qui m'appartiennent. "

Donnez donc à vos enfants une éducation comme les protestants, s'écrient quelques-uns.

Or quelle est cette éducation? Une éducation radicalement viciée, puisqu'elle ne tend même pas à *élever* l'homme.

" L'éducation protestante, dit le R. P. Jetté, présente deux caractères saillants: le premier, c'est l'application constante et parfaitement logique du principe fondamental du protestantisme, le libre examen; le second, c'est la prépondérance donnée volontairement ou non, aux intérêts matériels, aux choses de la vie *pratique*, comme on parle aujourd'hui. Or, de ces deux éléments, le premier est la négation directe du principe fondamental de toute éducation, et le second détruit le fond même, l'essentiel de l'éducation, pour n'en laisser subsister que les apparences. Les deux concourent donc efficacement à miner l'éducation dans ses fondements. "

Et en effet, Messieurs, le système de cette éducation est de présenter à l'élève toutes les théories, bonnes ou mauvaises, et à le laisser se débrouiller comme il l'entend. Une bibliothèque remplit la même mission que le maître. En voulez-vous la preuve? elle est consignée dans le *North American Review* :

" Nous donnons à l'élève le bénéfice d'une perpétuelle *self education*...la détermination par soi-même (*self-determination*). Voilà le but auquel on tend dans nos écoles. "

Comme dans l'étude de la Bible, on sait à quoi conduit cette éducation sans guide, sans autorité, sans critérium.

Les protestants, voyez-vous, qui ne se croient pas pétris de la même boue que nous, partent du principe que l'homme est naturellement bon dans son cœur et dans son intelligence. Ils supposent la nature humaine dans sa perfection originelle, tendant spontanément au bien. L'enfant à ce compte n'a pas besoin qu'on le dirige, il devine, il s'élève lui-même.

(1) Voy. REVUE CANADIENNE, n° d'octobre.

“ Mais nous partons d'un autre principe, dit le même révérend Père : le cœur de l'homme est enclin au mal dès sa jeunesse. Et nous en concluons logiquement que dans l'enfant, dans le jeune homme, il ne faut rien abandonner à soi-même, mais tout surveiller, tout diriger. C'est ce que nous appelons à bon droit, *élever* l'enfant, parce que c'est en quelque sorte le mettre au-dessus de la bassesse où il naît et remonter son cœur et ses aspirations vers les choses grandes et nobles. ”

Ce raisonnement, comme vous le savez, Messieurs, est continué dans la première page de la Genèse, et dans le cœur de chacun de nous.

* * *

Nous vous le demandons, Messieurs, est-il possible que les nationalités diverses, qui ont des religions diverses, puissent s'accorder dans des écoles mixtes ?

La base même de l'éducation est différente, et celle des protestants est tout simplement de nature à former une génération de rationalistes. Aussi, entendez discourir un protestant sur les questions religieuses ou sociales, il raisonne sur tous les sujets avec une incohérence désastreuse, et quand il ne parvient pas à être assez original en s'inspirant des fouilles qu'il a faites dans une bibliothèque, il invente des ineffabilités pour se faire passer pour savant aux yeux de ceux qui font consister le savoir dans l'obscurité.

Aussi les gens sérieux parmi eux s'aperçoivent-ils que la génération perd la voie et que sans boussole elle ne peut que se jeter sur des écueils. C'est ainsi que l'*Atlantic Monthly*, revue protestante, faisait, il y a déjà plus de vingt ans, un aveu significatif. “ Ces couvents et ces collèges religieux, écrivait-elle en avril 1868, sont exempts de la plupart des inconvénients reprochés à nos académies. Chez nous on oublie trop que les enfants ne sont pas compris dans le premier article de la Déclaration d'indépendance. L'Eglise catholique, au contraire, a toujours eu pour tradition qu'on doit les traiter en enfants, c'est-à-dire comme des mineurs incapables de se diriger eux-mêmes et dont on doit réprimer les caprices si l'on ne veut pas laisser se faire un mal irréparable. ”

Mais pour nous, catholiques, il y a encore plus que ces raisonnements. Pour nous le principe fondamental, c'est la nécessité d'une éducation franchement religieuse donnée dans des écoles catholiques.

C'est une exigence constante de l'Eglise. Pendant longtemps l'école a été considérée comme une annexe à l'Eglise, comme le supplément de l'instruction donnée par le ministre de l'Evangile.

En 1852, le premier concile plénier des évêques américains, tenu à Baltimore, lança 25 décrets, dont le 13^e proclame le principe fondamental de la nécessité pour la jeunesse catholique d'une éducation franchement catholique donnée dans des écoles catholiques.

“ Nous exhortons, disent-ils, les évêques, et prenant en considération les grands maux qui proviennent d'ordinaire d'une jeunesse mal élevée, nous les conjurons, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, de s'employer à fonder dans leurs diocèses respectifs des écoles annexées à chaque église. ”

Ce décret fut confirmé en 1866 par les 49 Pères présents à Baltimore.

A propos de ce dernier concile, le Rév. M. Onclair fait remarquer 1^o que de l'avis de ces sages et zélés pasteurs, le moyen non seulement le meilleur, mais l'unique d'obvier aux maux qui proviennent de la fréquentation des écoles publiques (qui aux États-Unis comme ici se disent neutres), c'est d'ériger dans chaque paroisse une école catholique ; 2^o que dans l'école voulue par les Pères de ce Concile, l'instruction littéraire ne doit pas être séparée de l'éducation religieuse. Ils veulent des écoles strictement catholiques, où la jeunesse catholique soit façonnée aux lettres, aux beaux-arts, non moins qu'à la religion et aux bonnes mœurs ; 3^o mais ce n'est pas tout, ils veulent, en outre, que dans leurs écoles, non seulement l'instruction religieuse, mais encore l'instruction littéraire soit donnée aux enfants catholiques sous l'autorité et la direction des pasteurs ecclésiastiques.

Le dernier concile de Baltimore, tenu en 1884, insiste encore davantage, et fait une obligation aux catholiques d'envoyer leurs enfants aux écoles catholiques.

Mais, Messieurs, entendons la voix du Souverain Pontife Pie IX lui-même s'adressant à l'archevêque de Fribourg, le 14 juillet 1864 : “ Dans ces écoles la doctrine religieuse doit avoir la première place en tout ce qui touche soit l'éducation, soit l'enseignement, et domine de telle sorte que les autres connaissances données à la jeunesse y soient considérées comme accessoires. La jeunesse se trouve donc exposée aux plus grands périls, lorsque dans ces écoles l'éducation n'est pas strictement liée à la doctrine religieuse. ”

Et il faudrait lire l'instruction du Saint-Office adressée le 24 novembre 1875 par la congrégation de la Propagande aux évêques des États-Unis, où les condamnations prononcées par les Souverains Pontifes contre les écoles neutres sont rappelées.

Cette grave question des écoles ne pouvait échapper à la vigilance de Léon XIII, qui, dans la constitution apostolique du 8 mai 1881,

fait entrer les paroles de son prédécesseur ; et, lui aussi a solennellement condamné, dans sa lettre du 8 février 1884, aux évêques de France, ces écoles appelées neutres, parce qu'elles ignorent la religion ou en font abstraction, ainsi que dans sa lettre au Cardinal-Vicaire du 25 mars 1879.

Enfin dans sa lettre du 23 mai 1892, adressée aux évêques de la province de New-York, le Saint-Père dit en termes exprès : " Parmi les Evêques de votre région, que nous savons être très soumis à ce Siège...de l'avis de tous, on ne saurait approuver les écoles neutres, c'est-à-dire dépourvues de religion ; tous réclament au contraire des écoles confessionnelles, des écoles où la religion est convenablement enseignée par ceux que les évêques auront jugés aptes à donner cet enseignement.

" Il importe donc, vénérables Frères, que d'accord avec les autres chefs des diocèses de cette région, vous vous efforciez de trouver des mesures communes pour que les enfants catholiques ne fréquentent pas ces écoles où leur éducation religieuse est mise de côté, et où ils sont menacés de voir leurs mœurs se corrompre. "

Telle est, Messieurs, la doctrine traditionnelle de l'Eglise catholique proclamée par les papes, les congrégations pontificales, par les évêques isolés ou réunis en concile.

Pour nous, catholiques, nous n'aurions qu'à nous incliner, mais inclinons-nous comme des hommes convaincus, et voyons si ces prescriptions de l'Eglise sont conformes à la raison. N'est-il pas vrai, pères de famille, que nous n'avons qu'à nous féliciter quand nos enfants sont éclairés sous le rapport religieux, et que leur conduite est conforme aux principes de la morale ? N'est-il pas vrai que, dans la famille, à part cette éducation d'enfance qui se fait sur les genoux de la mère, il est impossible pour la presque-totalité, à nous et à nos femmes, accablés que nous sommes par les exigences de notre état, d'accorder assez de temps à l'éducation religieuse de nos enfants ? Et pourtant, il n'y a pas à se le cacher, cette science de la religion, la seule nécessaire après tout, a besoin d'être apprise lentement, longuement et constamment ; il faut qu'elle s'administre goutte à goutte depuis la naissance, où la mère verse ces principes dans le cœur de son enfant jusqu'à l'université où l'on fait le jeune homme chevalier pour les combats de Dieu et de la patrie.

Et, Messieurs, il n'y a pas que les catholiques qui regardent comme nécessaire l'enseignement religieux dans les écoles.

En voulez-vous la preuve ? Voici un programme des écoles publiques protestantes du Manitoba qu'on voudrait, pour ne pas nous effrayer, nous représenter comme neutres. C'est un programme revisé en septembre 1891, et maintenu en novembre 1892.

Morale : Devoirs envers soi-même.
 Devoirs envers le prochain.
 Devoirs envers l'État.
 Devoirs envers les animaux.

C'est probablement parce que le programme remplace les devoirs envers Dieu par les devoirs envers les animaux qu'on a prétendu qu'il était neutre.

Et ce programme recommande : " Pour établir la coutume de bien faire, l'enseignement des principes de la morale doit être accompagné de la formation aux principes de la morale. L'influence et l'exemple du professeur, les incidents journaliers, les traits historiques, les anecdotes intéressantes, les sentiments inspirés par les leçons, l'examen des motifs qui portent à agir, les discours instructifs, l'enseignement des dix commandements, etc., sont des moyens à employer. "

Il faut tout cela, dit ce programme protestant, pour instruire, et c'est vrai. " Mais, comme le dit Mgr Taché dans son admirable plaidoyer en faveur des écoles séparées, c'est tout un assortiment d'armes religieuses offensives et défensives mises à la disposition de ceux qui ont mission d'instruire l'enfance, cette enfance accessible aux impressions les plus variées et plus apte qu'on le croit généralement à saisir la pensée du maître, et à subir les influences auxquelles elle est soumise. Règle générale, un maître forme les élèves qui pensent comme lui. "

Ce programme protestant prouve que l'Eglise a raison d'exiger que l'enseignement religieux soit donné à la jeunesse avec persistance, savoir et habileté, et qu'il soit donné dans les écoles.

Mais, si tel est le cas, de l'avis de toutes les dénominations, comment ferez-vous pour enseigner la religion dans les écoles mixtes ?

Ah ! mais, direz-vous, c'est que nous ne voulons aucun enseignement religieux dans les écoles, nous voulons des écoles neutres.

Supposons que ces écoles sans Dieu soient permises. A qui les confierez-vous ? A un catholique, à un protestant ou à un professeur qui n'a aucune religion.

S'il a une religion, ces principes se déteindront naturellement sur son enseignement, et alors que feront les protestants si ce professeur est catholique, et que feront les catholiques si ce professeur est protestant ? Or, s'il n'y a pas de religion, c'est encore pis, car il viendra à bout de faire entendre aux enfants que la religion n'est pas nécessaire, et s'il ne le dit pas, son exemple le dira pour lui.

Ainsi donc, non seulement l'Eglise, mais la raison repousse les écoles mixtes comme une horreur et réclame le maintien des écoles séparées.

Mais, Messieurs, quelles sont les raisons que donnent les apôtres du système des écoles mixtes ?

Il y en a une qu'ils donnent et il y en a une autre qu'ils ne donnent pas. Celle qu'ils ne donnent pas, nous la connaissons, et qu'elle soit chez eux volontaire ou non, c'est l'abolition de toute religion. C'est une inspiration diabolique tout simplement.

Quant à la raison qu'ils donnent, c'est que l'on consacre trop de temps dans les écoles à l'enseignement religieux, et que ce temps serait bien mieux employé aux connaissances profanes, les seules nécessaires pour lutter contre les nécessités de la vie.

Mais, Messieurs, je veux être généreux, et je veux bien leur concéder pour le moment que le *primo vivere* soit la loi suprême. et que connaître, aimer et servir Dieu ne soit que secondaire, est-il bien vrai que l'éducation sans Dieu soit le plus court chemin pour conduire à l'aisance, à la fortune même ?

Quel est celui qui voudrait avoir des employés n'accomplissant pas leurs devoirs religieux ? La religion n'enseigne-t-elle pas les devoirs envers les maîtres, d'être honnête, d'être moral. Et vous ne pouvez pas être moins sévère que Voltaire qui disait que s'il n'y eût pas de religion, il eût fallu en inventer une. Pourquoi ? Parce qu'on ne peut être honnête sans pratiquer une religion. Et J.-J. Rousseau n'a-t-il pas dit quelque part : " Je croyais qu'on pouvait être honnête sans religion, mais je m'aperçois que je me suis trompé. "

Vous avez entendu, hier, les délégués des Etats-Unis répondre tous à la question : " Les Canadiens trouvent-ils de l'ouvrage aux Etats-Unis ?

—Oui, ont-ils répondu.

—Pourquoi ? Parce qu'ils sont moraux, sobres et faisant leurs devoirs. "

Et c'est ainsi que pensent tous ces crieurs contre les écoles congréganistes ; ils envoient presque tous leurs enfants aux écoles religieuses. Ils parlent pour les autres, mais pas pour eux.

Et puis, après tout, l'étude de la religion empêche-t-elle d'apprendre les autres matières nécessaires à la vie d'un jeune homme.

Mais qu'on prenne donc le programme de nos écoles catholiques, de celles de Montréal, par exemple. Vous pouvez le voir dans une notice complète publiée dernièrement par les commissaires de ces écoles.

Prenez le programme de l'Académie du Plateau, de l'Académie du Mont Saint-Louis, et vous serez étonnés de voir la masse des connaissances profanes qu'on y enseigne, et qu'après tout la religion, pour être enseignée dans toutes les classes, n'y occupe qu'un temps bien

limité. Les succès qu'obtiennent ces institutions sont incomparables, et elles gagnent toujours les palmes quand elles entrent en concurrence avec les écoles étrangères.

* * *

Une dernière remarque. La ritournelle moderne que l'on n'apprend pas assez l'anglais dans nos institutions tend à produire des sons par trop fastidieux. A entendre certains gens, il faut renoncer à tout pour cette panacée. Tout doit être accommodé à l'anglaise, depuis l'a b c jusqu'au catéchisme. On proclame la langue anglaise non seulement comme utile, mais indispensable.

C'est ainsi que nos Canadiens français croient n'avoir aucune importance s'ils ne se tortillent pas la langue pour parler anglais à tout propos, et c'est ainsi qu'en arrivant dans nos villes, on a le spectacle humiliant de voir les enseignes, les affiches, les menus de restaurant, les circulaires des bureaux publics écrits presque uniquement en anglais, parmi une population dont les quatre cinquièmes sont des Canadiens français.

Certes, que l'on apprenne l'anglais pour les besoins des affaires ; que ceux qui sont appelés à jouer un rôle public l'apprennent parfaitement, c'est bien. Mais qu'on mette cette langue sur le même pied que la langue française, c'est ridicule. J'ai connu des hommes publics de grande valeur ; et qui, comme Morin et Cartier, parlaient l'anglais, je ne dirai pas comme des vaches espagnoles, mais comme des génisses andalouses, et l'on sait s'ils se sont fait comprendre des Anglais. Mgr Lafleche, qu'on n'accusera pas de n'être pas patriote, disait avec raison, je crois, qu'il aimait entendre un Canadien parler l'anglais avec un accent français.

Et l'on ne s'aperçoit pas, Messieurs, qu'en engageant nos gens à savoir tous bien l'anglais, au lieu de forcer les étrangers à apprendre notre langue, on persuade nos compatriotes qu'il n'y a de salut qu'en anglais. Et l'on ne s'aperçoit pas, en prêchant en faveur de cette éducation anglaise, que l'on mène notre population tout simplement à l'apostasie. A l'apostasie de sa langue d'abord, abandonnée sans nécessité aucune et par simple lâcheté, puis ensuite à l'apostasie de sa nationalité.

Oui, je le répète : c'est une apostasie nationale, puisque la langue en est un des éléments constitutifs.

Et avec ces gens-là, que deviendrions-nous dans des écoles mixtes ? A coup sûr on nous imposerait de l'anglais et nous ne pourrions même plus dire comme Cartier que nous sommes des Anglais parlant le français.

Et pourquoi abandonnerions-nous le français ou lui donnerions-nous une place secondaire dans notre éducation ? A ces hommes clairsemés, c'est vrai, mais qu'on laisse trop jaser, répondons par une citation d'un article écrit en anglais et dans un journal de langue anglaise, le *True Witness*, de Montréal, du 24 juin 1892 :

“ L'anglais est aujourd'hui la langue commerciale de l'univers ; dans tout ce vaste empire, sur lequel le soleil ne se couche jamais, on le parle dans les halles du commerce ou sur le pont des vaisseaux qui sillonnent les quatre océans du globe. Mais si tel est le cas, il n'est pas moins vrai de dire que le français est la langue diplomatique par excellence de l'univers. Il a été, il est et il sera le langage des lettres, des arts, des sciences, de la diplomatie. Entrez dans les salons de Londres et tout homme instruit parle le français ; voyez nos gouverneurs généraux, ils ne sont aptes à remplir leurs fonctions que s'ils savent parler le français. Allez sur les boulevards de Vienne, visitez les bazars de Constantinople, enfoncez-vous dans l'Orient, jusqu'aux murs de Téhéran, si vous avez un passe-port en français : on le parle partout. Suivez la marche du progrès qui s'étend vers le soleil couchant ; frappez à la barrière des Montagnes Rocheuses, et si une voix vous répond, ce sera en français. Montez vers le nord ; suivez les traces du missionnaire des Esquimaux et là, sous les franges aux diverses couleurs du prisme de l'aurore boréale, on comprendra la langue française.

“ Descendez vers le sud, et dans les plaines de la Louisiane, vous entendrez parler le langage du Franc, sur les rives du grand Mississipi, comme on l'a parlé pendant des siècles sur les bords historiques de la Seine. Son existence est dans son universalité, et sa future immortalité dans sa beauté et sa perfection.

“ Comme catholiques, nous réfléchissons trop rarement à ce que nous devons à la langue française, au Canada. Supposons, pour un moment, que dans un jour néfaste elle dût disparaître ! Du moment que la langue disparaîtrait, les lois disparaîtraient aussi ; une fois ces dernières disparues, nous serions exposés à l'union législative. Les institutions religieuses et nationales de notre province seraient alors à la merci d'une tempête qui les ébranlerait jusque dans leurs fondations. Les grands remparts qui protègent ces institutions sacrées sont les lois de la Province et la perpétuité de ces lois dépend de la préservation et de la propagation de la langue française

“ Dans le domaine des arts, des sciences et des lettres, les travaux des Canadiens français passent inaperçus pour la masse de leurs concitoyens d'origine étrangère. Comme les infusoires de l'océan, ils construisent des bancs de coraux, fondations des îles florissantes de

l'avenir dans la mer de l'histoire canadienne. Qu'ils en soient loués, remerciés et honorés, à l'occasion de leur fête nationale. Puisse leur bannière flotter longtemps sur la terre qu'ils aiment et porter dans ses plis le bonheur et la prospérité de l'avenir. C'est du fond du cœur que nous leur souhaitons toute joie en ce jour de leur fête patronale ; que l'écho de nos montagnes ne cesse jamais de redire leurs chants classiques ! Que leurs lois règnent toujours dans la justice et la perfection qui les caractérisent, pour fertiliser l'histoire de notre patrie ! Puissent leurs institutions, qui sont aussi les nôtres, s'augmenter en nombre ! Que leur influence s'accroisse toujours ! *Estote perpetuæ* ; soyez éternelles ! Que jamais un Marius n'ait à pleurer sur leurs ruines ! ”

Que conclure ? Qu'il nous faut, à nous catholiques, une éducation propre, et que nous ne pourrions en gratifier nos enfants dans des écoles mixtes.

La chose est si évidente qu'on est tenté de croire que ceux qui prônent ce système bâtard sont affiliés à nos ennemis jurés.

B. A. T. DE MONTIGNY.



MAISON DE FERME, A CHAUMONT.

CHRONIQUE DU MOIS

Le prince de Bismarck est toujours l'idole du peuple allemand qui voit en lui le véritable auteur de l'union germanique et de l'empire. La disgrâce que lui a infligée le jeune empereur et sa retraite des affaires, qui en a été la conséquence, n'ont fait qu'ajouter à l'aurore de gloire que les Allemands se plaisent à voir illuminer cette grande figure, la palme de la persécution injuste et imméritée.

L'empereur Guillaume se rend bien compte de cet état de choses et il sent que sa popularité, déjà si faible, souffre beaucoup de son attitude à l'égard du favori de la nation. Une réconciliation s'impose ; mais l'orgueil du jeune souverain ou, dans sa propre opinion, sa dignité, l'empêche de faire le premier pas. De son côté, l'homme d'État disgracié garde son attitude d'offensé rancunier et boudeur, sinon frondeur. Lui non plus ne veut pas faire le premier pas vers une réconciliation ; c'est encore là une question de dignité. Les bons offices des intermédiaires étaient, jusqu'ici, restés sans résultat apparent. Une maladie sérieuse du prince de Bismarck vient de fournir à l'empereur l'occasion de faire un acte gracieux et sympathique, sans se départir de sa dignité. Il a envoyé au prince souffrant un message affectueux et l'a invité à accepter l'hospitalité dans une des résidences royales. Cette démarche a produit, comme il fallait s'y attendre, une détente dans la situation. Elle a été accueillie avec une réserve bien marquée, mais aussi avec une satisfaction évidente, et tout porte à croire que c'est là le point de départ d'une entente, sinon cordiale, du moins courtoise.

* * *

Encore la guerre civile au Brésil ! La marine, sous le commandement de l'amiral Custodio José de Mello, ancien ministre, s'est soulevée contre le président Peixoto qu'elle accuse d'avoir violé la constitution en opposant son veto à la nouvelle loi sur les élections présidentielles.

La flotte révolutionnaire comprend trois grands navires dont un cuirassé et deux croiseurs de première classe et un certain nombre de torpilleurs.

Le congrès brésilien peut reconnaître aujourd'hui la faute grave qu'il a commise en 1891, en nommant le maréchal Peixoto en remplacement du maréchal Fonseca démissionnaire, sans recourir à des élections présidentielles comme le stipulait la constitution. Il avait alors une excellente occasion de se débarrasser à jamais de l'influence militaire toujours si dangereuse dans les pays de prononciamentos et d'installer au pouvoir un président civil. Cette occasion, il n'a pas su en profiter. La conséquence de cette faute est que le président Peixoto, chef de l'armée, s'est appuyé sur l'armée pour prolonger ses pouvoirs, en opposant son veto à une loi qui le rendait inéligible en 1894, et a soulevé ainsi tous les républicains sincères, qui redoutent la dictature. Ce veto était un véritable coup d'État, mais un coup d'État mal préparé et insuffisamment appuyé sur la force.

La marine y a répondu par un soulèvement et il faut avouer que le beau rôle, devant le pays, est pour le chef de l'insurrection, l'amiral de Mello qui se pose en défenseur de la constitution violée.

Celui-ci a fait le blocus de Rio de Janeiro et a déjà bombardé cette ville à plusieurs reprises. Les représentants des puissances étrangères ont offert leur médiation, à condition que Peixoto ferait immédiatement démonter les batteries du rivage. Après avoir ouvertement consenti, le président fit établir secrètement d'autres batteries. Là-dessus, le corps diplomatique refusa son intervention. L'amiral Mello est maintenant en possession du dépôt naval d'Armacao.

Le fort Vallegaignon et sept cents soldats qui y étaient stationnés se sont déclarés en faveur des rebelles. Les forces insurgées ont ainsi un lieu de débarquement. Plusieurs batteries du fort Santa Cruz ont été réduites au silence par la flotte et l'artillerie du fort Vallegaignon.

Le désordre est au comble dans l'armée de Peixoto et les soldats ivres traitent la ville en pays conquis.

On parle d'une faction demandant le retour du gendre de Dom Pedro, le comte d'Eu, qui a montré un dévouement si intelligent aux intérêts du Brésil, pendant la régence.

* * *

L'Islande fait si peu parler d'elle, d'ordinaire, que beaucoup de gens assez au courant du mouvement politique universel ignorent qu'elle a un parlement, une constitution et même un mouvement révisionniste. D'après la constitution promulguée en 1873 par Christian IX, roi du Danemark, en personne, un ministre "pour l'Islande" réside à Copenhague et le gouverneur danois administre sous sa responsabilité.

Mais l'existence de ce ministre est pénible aux autonomistes rigoureux, qui sont ambitieux de recouvrer l'indépendance de leurs pères. Malgré les six membres nommés par le roi, tant à l'*Althing* qu'au sénat, ils ont eu la majorité dans le parlement, qui a supprimé le ministre en question et l'a remplacé par trois ministres islandais résidant à Reickiavik.

Reste au roi de Danemark à sanctionner ou à rejeter cette innovation.

* * *

Les anarchistes en Espagne sont nombreux et remuants. On se rappelle qu'ils ont produit un mouvement sérieux à Xérès en avril dernier. Ils viennent de causer un nouvel émoi au sein de la population espagnole en cherchant à tuer le général Martinez de Campos dans une grande revue qui avait lieu à Barcelone à la fin de septembre.

La bombe de l'anarchiste Pallas a fait de nombreuses victimes, mais le général lui-même n'a pas été atteint. Il a eu son cheval tué sous lui.

On a saisi l'auteur de l'attentat et deux de ses complices. Ils se proclament anarchistes et déclarent qu'ils voulaient tuer le général Martinez de Campos et tout son état major; sans doute parce que le général est le plus ferme soutien de l'ordre dans la péninsule ibérique.

* * *

La France vient de faire une perte cruelle et peut être irréparable. Celui que l'on appelait le de Moltke français, l'organisateur habile et infatigable de la campagne qui devient de plus en plus inévitable et dans laquelle se joueront les destinées de la France, le général de Miribel est mort subitement frappé d'apoplexie, au lendemain de grandes manœuvres dans lesquelles il avait dépensé toute son activité.

On sait que, se plaçant au-dessus des misérables querelles de partis et de coteries, Gambetta avait appelé M. de Miribel aux plus hautes fonctions militaires, pour le bien de la patrie, en dépit des résistances énergiques du général. Miribel était un catholique et un monarchiste, chacun le savait. Aussi, comme le rappelle M. de Cassagnac, lorsque Gambetta le mit à la tête du grand état-major, ce fut une véritable explosion de rage dans tout le parti républicain. Il n'en fut pas moins maintenu et bientôt sa supériorité incontestable l'imposa à toutes les factions.

Les obsèques du général ont eu lieu le 14 septembre.

Mgr Cotton, évêque de Valence, a fait son éloge en termes émus et éloquentes :

“ Le général de Miribel, a dit le prélat, était un homme de cœur, un courageux soldat, un chrétien !

“ Homme de cœur ! Qui pourrait le savoir mieux que cette famille à laquelle il consacrait les rares loisirs qu’il se permettait, que ses soldats, que les habitants de ce pays, qui ne l’oublieront jamais !

“ Courageux soldat ! il est superflu de rappeler devant vous, Messieurs les représentants de l’armée, qu’à Solférino, où il eut les deux mains percées d’une balle, comme au siège de Paris, où il apprenait aux mobiles inexpérimentés à pointer le canon, il se signala par son coup d’œil et son sang-froid. Courageux, oui, d’un courage calme que rien n’ébranla !

“ Chrétien ! Lorsqu’il fut appelé au commandement de la division de Lyon, certains journaux protestèrent, le traitant de “clérical”.

“—Tant mieux !” dit-il, on saura qui je suis. Je ne me suis jamais gêné ; je ne me gênerai pas davantage.

“ Il est beau d’être vaillant sur le champ de bataille ; mais c’est une lâcheté de ne pas oser affirmer ses convictions.

“ Le général, à Pâques, communiait en grand uniforme.

“ Je vous livre simplement ces pensées ; je vous propose cet exemple. Souvenez-vous de l’homme de cœur, de sa vaillance, de son ardeur au travail, qui nous valut les plans de mobilisation et la réorganisation de nos troupes ; souvenez-vous de sa foi ! Soutenu dans son œuvre par son amour de la patrie, il l’a été également par ses sentiments chrétiens !

“ La patrie lui érigea un monument : il les mérite tous ; mais il a déjà reçu sa récompense au ciel.

“ Nous comptons, pour continuer son œuvre, sur ceux qu’il forma à son école, et qui lui rendront hommage en marchant sur ses traces.

“ Dieu l’a appelé à lui au moment où il le croyait prêt.

“ Sans doute le général eût préféré la mort sur le champ de bataille, mais il a été enlevé au moment où il préparait la victoire, où il travaillait à la prospérité et au salut du pays.

“ De là-haut, l’âme du général veillera sur la patrie ! ”

Le 17 octobre, la France perdait encore un grand soldat, le comte Marie-Edmé-Patrice-Maurice de MacMahon, duc de Magenta et maréchal de France sous le second empire, et ancien président de la troisième république française. Le maréchal descendait d’une ancienne famille irlandaise qui se réfugia en Bourgogne à la chute des Stuart. Sorti de Saint-Cyr en 1827, il entra comme sous-lieutenant

dans le corps d'état-major. Il prit part à l'expédition d'Alger en 1830, et l'année suivante au siège d'Anvers. Il conquiert successivement tous ses grades jusqu'à celui de maréchal, sur les champs de bataille. Major en 1840, lieutenant-colonel en 1842, colonel en 1845, général de brigade en 1848, il commanda une division en Crimée et s'illustra à la prise de la tour de Malakoff. On le pressait d'abandonner cette position devenue apparemment intenable : " J'y suis, j'y reste, " dit MacMahon, et il y resta. Cette parole, qui est devenue légendaire, peint bien le caractère chevaleresque de ce brave.

En 1859, le général MacMahon, commandant du 2^e corps d'armée, répara habilement les fautes de Napoléon et changea en brillante victoire une journée qui menaçait d'être un grand désastre. Cette action d'éclat lui valut d'être nommé, sur le champ de bataille, maréchal de France et duc de Magenta. Plus tard, il devint gouverneur général de l'Algérie.

En 1870, à Reischoffen, son corps d'armée de 32,000 hommes, complètement isolé du reste de l'armée, fut écrasé par le nombre et complètement défait. Il revint à Châlons avec 18,000 hommes.

A Sedan, il fut grièvement blessé, puis emmené en Allemagne jusqu'à la signature de la paix. M. Thiers le mit ensuite à la tête de l'armée chargée de reprendre Paris aux insurgés de la Commune.

A la retraite de M. Thiers, en 1873, le maréchal de MacMahon lui succéda à la présidence. En 1879, devant une majorité hostile dans les deux chambres, il donna sa démission et se retira dans la vie privée.

Des principaux personnages qui ont joué un rôle marquant sous le second Empire, le maréchal de MacMahon est resté l'une des figures les plus sympathiques et tous les Français se plaisent à rendre hommage à la droiture de son caractère et à la noblesse de ses sentiments comme à sa bravoure et à ses autres qualités militaires.

* * *

Le jour même où elle perdait le premier de ses soldats, la France voyait disparaître le plus grand de ses musiciens, Charles Gounod. Ce nom est aujourd'hui universel. Gounod s'est rendu à jamais célèbre tant par ses compositions profanes, ses opéras, ses chœurs que par ses œuvres religieuses.

La dernière de celles-ci est une messe de *Requiem*, et il achevait de la faire répéter, quand il a été soudainement frappé par l'apoplexie. L'illustre compositeur était âgé de 75 ans.

* * *

Au milieu de toutes ces douleurs patriotiques, la France éprouve une grande consolation dans la visite de l'escadre russe, qui vient confirmer une fois de plus à la face de l'Europe l'entente qui contrebalance si heureusement la triple alliance et, en rétablissant l'équilibre, assure, du moins pour le présent, le maintien de la paix.

Cette réception des marins russes, tant à Toulon qu'à Paris et sur le parcours entre ces deux villes, a été une ovation continuelle.

Rien de compassé ni d'officiel ; mais bien une explosion d'enthousiasme universel pénétrant toutes les classes de la population.

Les journaux français ont aussi partagé cet enthousiasme. Ils ont fait des commentaires chaleureux et ont complimenté la nation sur la cordialité de l'accueil fait à l'amiral Avelane et à ses officiers. Tous ont été unanimes à faire ressortir le caractère éminemment pacifique de ces grandes démonstrations.

Le *Soleil* s'exprime ainsi : " La Russie a conquis le cœur de la France. L'alliance que la nation acclame à l'heure présente est la revanche de l'humiliation militaire que nous avons dû si longtemps subir. "

L'Autorité dit : " Désormais la France et la Russie seront des nations sœurs. "

Le ton des journaux anglais, allemands et italiens, au sujet de ces fêtes, sous une forme sarcastique, trahit la mauvaise humeur et le dépit. Ces bons voisins sont évidemment chagrins de voir cesser l'isolement de la France.

Il ne leur aurait pas déplu d'être trois ou quatre contre elle seule le jour du grand choc, que l'on croit inévitable. Il leur faut désormais compter avec les innombrables légions russes, et cela dérange nécessairement bien des calculs.

* * *

Cela dérange surtout les calculs de l'Italie qui ne compte que sur la guerre pour sortir de l'impasse où elle s'est fourrée en entrant dans la triplice.

Pendant que la richesse s'accumule en France, sa voisine, de l'autre côté des Alpes, subit le fardeau d'une politique aussi insensée qu'ingrate pour ceux qui lui ont tendu la main à l'époque de sa détresse.

En Italie, la situation, au point de vue économique et financier, s'aggrave de plus en plus. Les ressources normales du budget ne

suffisent plus à couvrir les dépenses d'une organisation militaire qui dépasse les sacrifices que le pays est capable de supporter pour tenir son rang dans la triple alliance, et les recettes du trésor, en août, accusent une diminution de \$1,000,000 sur celles du mois correspondant en 1892 ; qu'on ajoute à cela la pénurie presque absolue de monnaie métallique jaune et blanche, rendant les transactions de la vie usuelle, sinon impossibles, du moins très difficiles.

Le monde financier voit avec défiance, par suite de cette situation les faits et gestes de l'Italie. La presse allemande elle-même en est émue, elle pousse le cri d'alarme et le *Tageblatt* réclame une énergique intervention de l'Allemagne en faveur d'une alliée que le désespoir peut pousser aux pires résolutions. L'Italie a déjà essayé d'intéresser à son triste sort la haute banque anglaise, mais les négociations n'ont pas abouti. Il ne lui reste plus qu'à s'adresser à l'Allemagne, à laquelle le *National Zeitung* conseille de venir en aide à une alliée en grand péril, dont la débâcle est imminente. Elle fait remarquer que les avantages du traité de commerce italo-allemand disparaissent, par suite des paiements exigés en or des droits des douanes. Mais l'Italie ne voit rien venir encore de ce côté.

La France pourrait précipiter la crise finale en dénonçant à la fin de l'année, la convention latine. Mais c'est une grave détermination à prendre dans la circonstance actuelle, car, d'après le relevé des paiements à l'étranger de la rente italienne, c'est en France que se trouve encore la plus forte quantité de rente italienne.

La France pourrait user d'un droit qui lui est acquis. Les rodomontades italiennes lui donneraient raison d'agir en créancier rigoureux et de recourir à une mesure économique, qui serait toute aussi dangereuse pour le royaume du roi Humbert que la guerre ouverte.

* * *

Le 18 d'octobre dernier, S. E. le cardinal Gibbons célébrait à Baltimore, le 25^e anniversaire de sa consécration épiscopale, au milieu d'un immense concours de prélats, de clergé et de fidèles.

Le Saint-Père a daigné envoyer au cardinal un cadeau accompagné de la lettre la plus affectueuse.

Mgr Corrigan, archevêque de New-York, a donné le sermon à la cérémonie du matin, et Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, à celle de l'après-midi.

Mgr Satolli assistait à cette démonstration et, au banquet, il a répondu en italien au toast porté par le cardinal au légat apostolique.

*
*
*

Le congrès catholique de Chicago a adopté d'importantes résolutions dont nous devons nous contenter d'énumérer les sujets :

1. La confirmation des résolutions du congrès de Baltimore.
2. L'indépendance du Pape, sa nécessité.
3. Le prodigieux accroissement de la religion catholique aux Etats Unis.
4. La question sociale. - Ses causes et ses vrais remèdes. (Encyclique du Saint-Père sur la condition des ouvriers, acceptée comme le sentiment du congrès.)
5. Sanction des principes d'arbitrage et de conciliation pour le règlement des conflits entre employeurs et employés.
6. Appel au clergé et aux laïques en faveur de la fondation ou du développement de sociétés catholiques pour la diffusion de la saine littérature et l'éducation des esprits sur les sujets économiques. pour la diffusion des lettres du Saint-Père, pour l'assistance, l'encouragement et la protection des jeunes filles et des femmes catholiques qui travaillent dans les grandes villes.
7. Encourager les familles à se fixer dans les districts agricoles, pour combattre l'accumulation de la population ouvrière dans les grandes villes.
8. Les secours aux pauvres, surtout par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul.
9. Lutte contre l'intempérance. Appui à donner aux sociétés de tempérance et d'abstinence totale.
10. L'éducation des Indiens et des nègres.
11. Nécessité des écoles paroissiales. Concours cordial promis à l'université catholique.
12. Recommandation des écoles catholiques d'été.
13. Recommandation de la " Catholic Truth Society."
14. Appel à toutes les bonnes volontés pour combattre la littérature immorale.
15. Demande à tous les bons citoyens de joindre leurs efforts pour garder au dimanche son caractère sacré.
16. Approbation du principe de l'arbitrage dans le règlement des conflits internationaux. Affirmation solennelle de l'amour et de la vénération des catholiques américains pour leur glorieuse république.

*
*
*

Le 13 octobre, à l'occasion de la Saint-Edouard, patron de notre vénérable archevêque, le clergé de la ville s'est rendu auprès du

chef du diocèse pour lui offrir ses hommages et ses vœux. Il a profité de cette circonstance pour protester avec indignation contre les poursuites sans nom intentées à l'archevêque.

C'est, en effet, un spectacle bien triste que de voir, dans notre catholique province de Québec, un évêque appelé à répondre, devant les cours de justice, d'un acte purement épiscopal.

Depuis la cession, les catholiques canadiens ont toujours lutté, sous la conduite de leurs évêques, pour assurer à la religion catholique toute la liberté qui lui était reconnue par le traité de Paris. Aujourd'hui, en haine de cette religion, on voudrait la soumettre au pouvoir civil et empêcher les évêques et les prêtres d'exercer librement leur saint ministère.

On voudrait empêcher les autorités ecclésiastiques de prohiber, sous peine de refus des sacrements, la lecture des publications dangereuses pour la foi et les mœurs. De tout temps, les loups ont trouvé fort mauvais que les pasteurs leur fermassent l'entrée du bercail ; mais ils n'avaient pas prétendu jusqu'ici les forcer légalement à leur laisser la porte ouverte. Cet exploit était réservé à nos publicistes fin-de-siècle.

“ En nous condamnant devant vos diocésains, disent-ils, vous diminuez notre circulation ; vous nous causez des dommages matériels. Nous vous demandons de nous indemniser.” Jamais prétention plus odieuse et plus ridicule n'a été émise. Si jamais elle était admise, en effet, il suffirait de publier une feuille que la conscience de l'évêque l'obligerait de condamner, pour se faire des rentes.

Ce serait le Pactole pour tous les dévoyés que l'envie ronge et qui sont voués en même temps à l'insignifiance et à la dèche ; mais nous leur conseillons de ne pas trop compter sur ce nouveau champ d'exploitation.

On ne bâillonne pas les évêques. D'autres que nos bons apôtres, dans le cours de dix-huit siècles, y ont vainement perdu leurs efforts. Quant à l'espoir de battre monnaie sur la conscience et le courage de l'épiscopat, on en reconnaîtra finalement la vanité.



LES BASTONNAIS ⁽¹⁾

LIVRE II

LES NUAGES S'ÉPAISSISSENT.

(*Suite.*)

Pendant une heure au moins, debout au milieu de la place, Batoche continua à jouer presque sans aucun moment de repos. Alors il s'arrêta, resserra les clefs, fit décrire à son archet deux ou trois cercles, comme pour détendre les muscles de son bras, et puis attaqua la corde de *mi*. C'est là qu'il espérait découvrir le secret qu'il désirait connaître. Il arrondit les épaules, pencha l'oreille près de l'âme de l'instrument, fit pénétrer le rayon de ses yeux gris dans ses fissures serpentineuses et passa nerveusement les doigts de la main gauche de bas en haut et de haut en bas, pendant que son archet caressait la corde dans une série interminable d'évolutions mystérieuses. La musique ainsi produite était étrange et surnaturelle. Le démon caché dans le corps de l'instrument parlait à Batoche. Tantôt avec le bruit d'une explosion, tantôt avec la douceur d'un chuchotement ; tantôt d'une voix perçante comme le cri d'un oiseau de nuit, tantôt d'un souffle aussi léger que l'haleine d'un bébé, le violon parlait son langage varié et magique sous la touche du sorcier.

Par moments l'air semblait sangloter et la chambre se balancer au son de la musique ; un instant plus tard, l'âme de l'exécutant était absorbée dans la mélodie. Enfin, le vieillard se redressa, rejeta sa tête en arrière, fit courir ses doigts rudement vers le chevalet et donna un violent coup d'archet.

Un bruit sec retentit, pareil à la détonation d'un pistolet. La corde venait de se briser. Batoche abaissa lentement l'instrument et regarda autour de lui. La petite Blanche, assise dans son lit, promenait autour d'elle ses grands yeux ouverts et hagards. Le chat noir, le dos en demi-cercle et le poil hérissé, fixait des yeux terribles sur le foyer.

(1) Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1893, par C. O. Beauchemin & Fils, au bureau du ministre de l'agriculture.

—Bon ! murmura Batoche en allant à l'alcove et en replaçant son violon. Il alla ensuite tranquillement à la porte qu'il ouvrit toute grande. Barbin et deux autres hommes, étroitement encapuchonnés, étaient là debout devant lui.

—Entrez, dit Batoche. je vous attendais.

Il n'y avait dans ses manières ni agitation ni excentricité, mais ses traits étaient altérés et ses yeux gris jetaient une lumière sombre sur les ombres épaisses de leurs cavités.

—Nous sommes venus vous chercher, Batoche, dit Barbin.

—Je le savais.

—Etes-vous prêt ?

—Oui.

Et il fit un pas pour prendre sa vieille carabine.

—Pas de fusil, dit Barbin, en posant la main sur le bras du vieillard. Vous ne devez pas attaquer et vous ne serez pas attaqué.

—Ah ! je vois, murmura Batoche en jetant sur ses épaules son *capot* de chat sauvage.

—Vous savez les nouvelles ?

—Je sais qu'il y a des nouvelles.

—Le jour de délivrance est arrivé.

—Enfin ! s'écria l'ermite en levant les yeux au plafond.

—Les Bastonnais ont investi la ville.

—Et les loups, seront-ils pris au piège ? demanda Batoche d'une voix de tonnerre. Ha ! ha ! j'ai tout entendu dans le chant de mon vieux violon. J'ai entendu le bruit de leur marche à travers la forêt ; leurs cris de triomphe, en arrivant sur les hauteurs de Lévis et en voyant, pour la première fois, le rocher de la citadelle ; le clapotis de leurs avirons, en traversant la rivière ; le profond murmure de leurs colonnes se formant en bataille sur les plaines d'Abraham. Ils en sont là, n'est-ce pas ?

—Oui, ils en sont là, répondirent ensemble les trois hommes étonnés de l'exactitude des renseignements que Batoche, ils le savaient bien, n'avait pu obtenir ce jour-là d'aucune lèvre humaine.

—Mais ils iront plus loin, reprit l'ermite, car j'en ai entendu davantage. J'ai entendu tonner le canon, crépiter la fusillade, siffler les fusées. J'ai entendu la plainte des blessés, le gémissement des mourants, la malédiction jetée sur les morts. Puis, après un long intervalle, le pétilllement des flammes, les cris des affamés, les sanglots de ceux qui souffrent, les lamentations des malades et la voix retentissante, terrible de l'insurrection. Et tout cela, dans le camp de nos amis, tandis que, dans la ville, où sont rassemblés

les loups, j'ai entendu le choc joyeux des verres, le chant des réjouissances, les cris de défi, les menaces contre la trahison, remarquez bien ce mot, mes amis. Sommes-nous des traîtres, vous et moi, parce que nous aimons trop notre vieille mère patrie et que nous haïssons les loups qui ont dévoré notre héritage ?

Oui, je le répète, j'ai entendu, ce soir, la clameur de défi, la menace contre la trahison, le rire moqueur contre la faiblesse et l'ignoble grognement des repus, dans leur ivresse. Un autre intervalle, et puis la catastrophe. J'ai entendu la douce voix de la nuit, le léger frôlement de la neige qui tombe, le pas assourdi de régiments qui s'avancent, les commandements donnés à voix basse, puis, tout à coup, la détonation formidable du canon, et enfin, le silence, la défaite et la mort.

Barbin et ses deux compagnons, muets d'étonnement, écoutaient le vieillard. Il leur apparaissait comme un prophète, déroulant devant leurs yeux la vision de la guerre et de la désolation que le génie de la musique avait évoquée pour lui. Quand il eut fini, ils se regardèrent, ne sachant que dire. Batoche ajouta :

Je crains que les choses ne tournent pas aussi favorablement que nous le désirons. Nous pouvons tuer des loups, mais nous ne réussirons pas à détruire leur bande. Toutefois, nous devons faire de notre mieux.

Les hommes ne répondirent pas, mais ils changèrent brusquement le cours des pensées du vieil ermite, en se dirigeant vers la porte et en le pressant de les suivre.

—Il est tard, dit Barbin. Nous avons de la besogne à faire et il faut nous hâter.

Les quatre hommes sortirent alors de la maison, laissant la petite Blanche et Velours au calme sommeil dans lequel ils étaient retombés aussitôt que la voix du violon s'était tue.

X

LA VOIX DU SANG.

Batoche et ses compagnons s'enfoncèrent dans la forêt. En route, on expliqua pleinement au vieillard le but de l'expédition. On lui demandait d'avoir une entrevue, cette nuit-là même, avec quelque officier de l'armée continentale, dans le dessein d'organiser un système d'action entre eux et les mécontents des environs de Québec. Ces mécontents étaient partagés en différents degrés de résolution, de courage et d'activité. Les uns s'étaient beaucoup vantés de ce qu'ils feraient quand les Américains arriveraient,

mais maintenant que les Américains étaient arrivés et que les troupes loyalistes se montraient déterminées à la résistance, ils se retiraient prudemment en arrière ou même trahissaient leurs bruyantes professions d'autrefois. D'autres se bornaient aux agissements secrets, comme de fournir des renseignements sur ce qui se passait dans la ville, de donner asile à ceux qui étaient poursuivis pour trahison, ou d'approvisionner de vivres et de munitions ceux de leurs amis qui en avaient besoin. Enfin, il y avait un petit nombre de déterminés, principalement de vieux soldats ou des fils des vieux soldats de Montcalm et de Lévis, qui, n'ayant jamais pu se plier à la domination de leurs maîtres anglais, dans les seize ans qui s'étaient écoulés depuis la conquête, saluaient l'arrivée des Américains comme le prélude de la délivrance et levaient fièrement l'étendard de la révolte. Ceux-ci se divisaient encore en deux classes. La première se forma en un bataillon régulier qui prit rang dans l'armée d'Arnold et suivit toutes les péripéties du siège. La seconde classe se composait de fermiers des environs de Québec, qui, dans l'impossibilité de quitter leurs familles et de faire un service militaire régulier, entreprirent une espèce de guérilla qui fut, tout à la fois, très utile aux assiégeants et tout à fait romantique. C'est parmi ces derniers, que s'étaient rangés Barbin et ses compagnons. Batoche fut appelé à se joindre à eux. Son habileté bien connue au tir à la carabine, sa parfaite connaissance de tous les bois dans un rayon de plusieurs milles, sa résistance à la fatigue et aux privations, sa bravoure poussée jusqu'à la témérité et sa fertilité en expédients, au milieu des plus grands dangers, tout le rendait précieux dans les circonstances critiques où il se trouvait ainsi que ses amis.

Mais les singularités de sa manière de vivre, l'excentricité de son caractère, ses relations supposées avec les esprits des défunts, et le don de seconde vue dont le gratifiaient les paysans de la contrée, en dépit des critiques et des risées dont il était parfois l'objet, étaient des raisons plus puissantes encore qui le désignaient comme l'un des esprits dirigeants de la secrète insurrection des *habitants*. Lui-même, à sa manière, favorisait le mouvement avec enthousiasme. Il n'était pas canadien, mais français de naissance. Sa jeunesse s'était écoulée dans les guerres de son pays. Quand le grand marquis de Montcalm fut envoyé à la Nouvelle-France, il l'avait suivi comme soldat du fameux régiment du Roussillon. Il avait pris part à la bataille de Carillon et partagé la gloire de la campagne de 1758. Dans les mêmes rangs, il avait assisté à l'étonnante défaite du 13 septembre 1759, sur les plaines d'Abraham. Il

avait eu la triste consolation d'être l'un de ceux qui avaient transporté hors du champ de bataille le marquis blessé et l'avaient accompagné à l'hospice des Ursulines où il mourut et où reposent encore ses restes glorieux. Cette circonstance lui avait épargné l'ignominie d'être fait prisonnier de guerre. Avant que Murray, le successeur de Wolfe, n'entrât en triomphe dans la cité vaincue, il s'était échappé en se dissimulant le long de la vallée de la rivière Saint-Charles, à la faveur des ténèbres et en se réfugiant dans la campagne. Après avoir erré sur une étendue de plusieurs milles, il s'était arrêté près des chutes de Montmorency, et s'était construit une espèce de tente rustique sur l'emplacement même où, plus tard, il éleva sa cabane solitaire. Il avait choisi cet endroit non seulement à cause de la beauté du site et de l'abri qu'il lui offrait contre toute intrusion hostile, mais aussi parce qu'il était dans le voisinage immédiat des fortifications (visibles encore aujourd'hui) que son bien-aimé commandant avait élevées là et d'où il avait repoussé Wolfe avec de grandes pertes, deux mois seulement avant la bataille désastreuse des plaines d'Abraham.

“ Hélas ! s'écriait souvent Batoche, debout au milieu de ces bastions, si le grand marquis avait eu autant de confiance dans les murs de Québec, qu'il en a eu dans ces fortifications, nous serions encore maîtres du pays. Wolfe n'a dû ses succès qu'à l'imprudence de Montcalm ”.

Au printemps de l'année suivante, Batoche était entré dans les rangs de l'armée du chevalier de Lévis et il était présent à la grande victoire de Sainte-Foye. Mais l'habile retraite de l'armée anglaise, commandée par Murray, sous les murs de Québec ; l'impossibilité où se trouvait Lévis de presser le siège de la ville, la débandade générale des forces françaises par toute la province et la reddition finale de Vaudreuil à Montréal, par laquelle toutes les possessions françaises en Amérique furent cédées à la Grande-Bretagne, événement qui fut l'un des plus importants des temps modernes par ses résultats ultérieurs, toute cette série de désastres força Batoche à retourner à sa solitude de Montmorency.

Il aurait pu repasser en France, s'il l'avait voulu, mais après quelque temps passé dans l'indécision, il s'était produit une circonstance qui l'avait déterminé à fixer définitivement son séjour dans le nouveau monde. Ce fut une lettre qu'il reçut de sa famille, lui apprenant la mort de sa femme et l'abjecte pauvreté dans laquelle était laissée sa fille, âgée de dix-sept ans. La jeune fille elle-même y avait ajouté une note annonçant son intention de faire voile, à la première occasion, pour rejoindre son père au Canada.

Le vieux soldat avait écrit aussitôt pour la dissuader de ce projet, lui donnant pour raison caractéristique, qu'il ne voulait pas qu'elle devînt la servante des Anglais abhorrés, mais avant que la lettre fût arrivée en France, la jeune fille était débarquée à Québec et c'est ainsi que le cours de la destinée de Batoche avait été changé. La jeune fille était aimable, intelligente et jolie et elle reçut aussitôt d'avantageuses offres de places dans plusieurs des meilleures familles de la capitale, mais le vieillard ne voulut écouter aucune proposition de ce genre.

—Viens avec moi dans les bois, lui dit-il, nous y vivrons heureusement ensemble. Je ne veux pas qu'un Anglais jette les yeux sur toi. Je suis encore capable travailler. Tu m'aideras ; nous ne manquerons de rien.

Et il la prit dans son habitation solitaire auprès des chutes de Montmorency où, en effet, tous deux passèrent une existence tranquille et aisée. Au bout de trois ans, le fils d'un fermier de Charlesbourg devint amoureux de la jeune fille et malgré son amour paternel, Batoche consentit à ce mariage. Ce fut un rude coup pour lui lorsque la nouvelle épouse sortit de sa cabane pour aller résider chez son mari, à environ douze milles de là, mais il fit généreusement son sacrifice et quand, dix ou onze mois plus tard, il lui naquit une petite fille, Batoche sentit qu'il avait reçu une compensation suffisante pour la perte qu'il avait faite.

“La petite Blanche vivra avec moi, dit-il, et remplacera sa mère”.

Il ne savait pas combien était tristement vraie la prophétie qu'il faisait là.

XI

LA MORT DANS LES CHUTES.

C'était une belle soirée d'été. La jeune mère maintenant rétablie, voulut que sa première visite fût à la cabane de son vieux père, et il va sans dire qu'elle prit avec elle son bébé. Après s'être reposée quelque temps et avoir reçu les marques du profond amour paternel de l'ermite, elle se mit à errer, en portant son enfant dans ses bras, dans les environs qui lui étaient si familiers, pour jouir encore une fois de tous les charmes de son ancienne demeure. C'était une belle soirée d'été. La forêt était pleine de parfums. Mille oiseaux sautaient de branche en branche, le sol était émaillé d'une variété innombrable de fleurs sauvages ; de brillants insectes bourdonnaient en jetant des reflets d'or dans les

rayons obliques du soleil. Le zéphir soufflait doucement en ondulations rythmiques qui disposaient l'âme à la rêverie et à la prière. La jeune femme ressentit cette influence sans pouvoir, sans doute, la définir, et subissant son pouvoir magique, elle erra plus loin de la hutte de son père qu'elle ne l'avait voulu et que ses forces ne le permettaient. Il était si délicieux de visiter de nouveau toutes ces scènes qu'elle avait apprises à tant aimer, et de les revoir dans des circonstances si différentes !

Le monde inanimité lui-même est tout autre pour la femme que pour la jeune fille. Le mariage, pour la femme, semble altérer la forme, la couleur, l'arôme et l'effet des choses matérielles et leur donner un caractère de pathos, sinon de tristesse, qu'elles n'avaient pas dans les jours heureux où le corps ne devait aucune soumission et où l'esprit était littéralement libre.

Pourtant dans ses bras son enfant, ce gage incarné de son changement d'existence, la jeune femme suivit les avenues de la forêt et traversa les clairières jusqu'à ce qu'elle eût atteint la lisière de la grande route, à un demi-mille au moins de la hutte de Batoche. Elle s'arrêta devant cette voie blanche et poudreuse qui s'étendait comme une ligne de division entre les espaces de verdure qu'elle parcourait. Accablée maintenant de la fatigue qu'elle n'avait pas ressentie jusque-là, elle s'assit sur l'herbe touffue et chaude, pour se reposer, et, comme toutes les mères, s'oublia elle-même dans sa préoccupation de pourvoir aux besoins de son bébé. Depuis dix minutes, elle l'allaitait pendant que ses yeux étaient fixés sur les jambes roses de l'enfant et que son esprit était sous le charme moitié sensuel, moitié spirituel de la maternité, quand, tout à coup, un grand bruit de sabots de chevaux se fit entendre le long de la route, immédiatement suivi de cris d'hommes, de l'éclat d'habits rouges et du cliquetis de fourreaux de sabres sur les flancs de chevaux au galop. Ce qui s'ensuivit ne fut jamais bien connu ; mais la jeune mère, les vêtements en désordre, les cheveux flottant en arrière, son bébé convulsivement pressé contre son sein, s'enfuit comme une biche effrayée, à travers le bois, dans la direction des chutes. Sur ses pas deux hommes couraient à sa poursuite, rapides comme le destin, mais indistincts comme des spectres dans la pénombre. Malheureusement, la pauvre femme était du côté des chutes opposé à la maison de son père. Quand elle eut atteint le sommet du monticule, la cataracte mugissait à sa droite, et le vaste Saint-Laurent coulait à ses pieds. Il n'y avait aucune issue qui lui permit de s'échapper. Derrière elle, la honte et la mort ; devant elle, la mort et l'oubli ! Il n'y avait pas un moment

à perdre. Au comble de son désespoir, elle entendit une voix de l'autre côté des chutes. C'était celle de son père qui, du geste et de la parole, lui disait de descendre le côté escarpé du promontoire jusqu'au pied de la cascade. Lui-même disparut sous le rocher surplombant et sous le rideau formé par la chute. Il la rejoignit juste au moment où elle venait d'atteindre l'endroit désiré. Ils ne perdirent pas une minute en explications. Prenant le bébé de son bras droit et passant le bras gauche autour de la taille de sa fille, le vaillant vieillard se retourna et disparut de nouveau sous la chute. Au-dessous d'eux, un rugissement de rage déjouée retentit, dominant le tonnerre de la chute ; mais ce cri ne fut pas répété.

Batoche n'avait encore fait que quelques pas, quand il s'aperçut que le fardeau que supportait son bras gauche devenait de plus en plus lourd, et, en baissant les yeux, il vit avec terreur que sa fille s'était évanouie. La grande fleur d'amour était brisée sur sa tige. Cet évanouissement rendait dix fois plus grand le péril du vieillard. Le plus léger glissement de son pied, la moindre déviation de la perpendiculaire, le plus petit écart de la ligne protectrice du mur de granit le précipiterait, lui et son précieux fardeau, dans l'abîme et la destruction. S'il pouvait seulement atteindre le souterrain dont l'ouverture était à moitié chemin du passage, il pourrait s'y arrêter pour s'y reposer, et tout irait bien. Dans cette espérance, il se traîna lentement, les yeux écarquillés, jusqu'à ce qu'il aperçût enfin l'ouverture du précieux refuge. Encore quelques pas et il allait l'atteindre. Il y arriva enfin. Comme il se penchait du côté droit pour déposer l'enfant sur une saillie de rocher à l'intérieur du souterrain, il sentit une traction soudaine sur son bras gauche, puis une sensation d'allègement, et à son inexprimable horreur, il vit que le cercle formé par son bras appuyé sur sa hanche, était vide. La fille avait glissé, comme un lis brisé, dans le bassin d'eaux bouillonnantes à l'endroit où les eaux de la chute tombent comme une masse de plomb. En un instant elles eurent éteint la vie dans cette blanche poitrine.

—Grand Dieu du ciel et de la terre ! Qu'est-ce que cela ? s'écria le vieillard les yeux sortis de leurs orbites.

Alors, avec un geste de désespoir, il prit l'enfant, l'éleva au bout de ses bras et allait sauter avec lui dans l'abîme pour compléter le sacrifice de malheur ; mais son œil hagard rencontra les yeux doux, calmes et remplis de riante lumière du bébé. Il y avait aussi un sourire sur ses lèvres et sa petite main potelée tenait un brin d'herbe arraché à une fissure du roc. Ce regard, ce sourire

furent comme un rayon du paradis. Le vieillard mit l'enfant sur sa poitrine, croisa sur lui les deux bras et sortit rapidement de



dessous les chutes. De ce moment, la petite Blanche ne le quitta plus.

Tel était le récit recueilli des lèvres de Batoche lui-même et que l'on raconte encore comme une des traditions de Montmorency. L'ermite affirma toujours que la mort de sa fille avait été causée par deux soldats de la cavalerie anglaise rendus furieux par l'ivresse. Cela ne fut jamais prouvé, mais il était impossible de vouloir dissuader le vieillard de la vérité de cette accusation. De là, sa haine invétérée, opiniâtre contre les Anglais, qui, jointe à l'aversion qu'il ressentait à leur égard, comme

soldat français, le rendit leur ennemi le plus implacable durant la guerre de 1775-76. De là aussi, l'excentricité de son caractère et sa manière de vivre que nous avons décrite dans les chapitres précédents.

XII

CONSEIL ET AVERTISSEMENT.

Le cri de ralliement de la troupe de paysans mécontents était le hurlement du loup. Ce signal fut adopté par haine du nom même de Wolfe le conquérant de Québec. "Loup" était la désignation appliquée par eux à tout résident anglais et plus spécialement au

soldat anglais. Nous avons vu comment ils se servaient de ce signal pour rassembler les conspirateurs dans la forêt pendant la nuit, et comment Batoche le connut.

Les Américains n'étaient pas depuis plus de quarante-huit heures dans les environs de Québec, qu'ils en connaissaient déjà la signification.

On le vit bien, lorsque l'ermite, avec trois compagnons arriva au pont de la petite rivière Saint-Charles, sur la grande route conduisant directement à la ville. Il y avait là un poste de miliciens du New-Jersey. A l'approche des Canadiens, la sentinelle cria halte et demanda le mot de passe ; mais ils répondirent par le hurlement du loup et ils reçurent aussitôt l'ordre de s'avancer. L'officier de service comprenait le français, et Batoche était chargé de parler au nom de la troupe.



Le colloque suivant s'engagea aussitôt :

—Que désirez-

—Nous sommes venus vous offrir nos services.

—En quelle capacité ?

—Comme éclaireurs.

—Demeurez-vous à la ville ?

—Non ; à Beauport.

—Vous êtes des cultivateurs ?

—Oui.

—Avez-vous des armes ?

—Oui, car nous

sommes aussi chasseurs.

—Vous connaissez le pays, alors ?

—A dix lieues à la ronde.

—Et la ville ?

—Nous y connaissons tous nos compatriotes.

—Pouvez-vous communiquer avec eux ?

—Nous avons beaucoup de moyens pour y arriver.

—C'est bien. Nous avons besoin de vos services.

Nous avons dit que le but de Barbin et de ses compagnons était d'entrer en communication directe avec quelques officiers américains, de leur faire connaître leurs plans d'opération et de s'entendre avec eux pour organiser leurs services. C'est ce qu'ils firent dans le cours d'une plus ample conversation et on leur dit de revenir dans quelques jours pour recevoir des instructions du quartier général directement.

Mais ils avaient un second devoir à remplir, ou plutôt, ce soin incombait à Batoche, comme il en avait informé ses compagnons en se rendant au rendez-vous, après avoir pris tous les renseignements sur tout ce qui s'était passé dans les deux jours qui s'étaient écoulés depuis que les Américains avaient investi Québec. Batoche émit ses idées à peu près comme suit. S'adressant à l'officier, il dit :

—Vous savez que nos compatriotes, à la ville, sont partagés de sentiments ?

—Nous l'avons appris.

—Un parti épouse la cause de l'Angleterre et a formé un régiment pour la défendre.

—Nous savons cela.

—Ce parti est maintenant très animé contre vous.

—Ah !

—Un autre parti favorise la cause de la liberté et de la libération.

—Oui, ce sont nos amis.

—Eh bien, ils sont fort découragés de ce qui est arrivé dernièrement.

—Vraiment ? Comment cela ?

—Puis-je parler librement ?

—Comme un soldat à un soldat.

—Et vous ajouterez foi à mes paroles ?

L'officier fixa un regard sur la figure originale et énergique du vieil ermite et répondit avec assurance :

—Je vous croirai.

—Et vous rapporterez mes paroles à votre commandant ?

—Oui.

—Alors, écoutez-moi. Avant hier, après avoir débarqué sur la côte nord, vous avez déployé vos forces sur les plaines d'Abraham.

Batoche s'étendit sur ces détails et sur d'autres encore qu'il avait appris de Barbin, afin de les faire confirmer par les officiers américains, de manière qu'il n'y eût aucune erreur sur la conclusion qu'il en tirait.

—C'est bien ce que nous avons fait, répondit l'officier.

—Et vous avez envoyé un pavillon parlementaire ?

—Oui.

—C'était pour demander une conférence ?

—C'était un ordre de capitulation.

—Cela rend les choses plus mauvaises. En ville, on a supposé que ce n'était que pour une entrevue. Quand la vérité sera connue, l'effet en sera encore plus désagréable.

—Que voulez-vous dire ? s'écria l'officier.

—Veuillez m'excuser un instant. Votre messenger a été renvoyé ?

—Oui, répondit l'officier avec impatience.

—Et l'on a tiré sur le pavillon ?

—Oui, dit l'officier avec un juron.

—Eh bien, voici ce que je veux dire. Vos amis, dans la ville, sont indignés et découragés de ce que vous n'avez pas vengé cette double insulte. Ils ne peuvent s'expliquer cette conduite. Ils raisonnent ainsi : ou les Bastonnais étaient assez forts pour venger et punir cet outrage, ou ils ne l'étaient pas. S'ils l'étaient, pourquoi n'ont-ils pas immédiatement couru à l'assaut ? S'ils n'étaient pas assez forts, pourquoi s'exposer et nous avec eux à cette terrible humiliation ?

Dans le premier cas, leur inaction était une lâcheté. Dans la seconde supposition, le fait de se ranger en bataille et d'envoyer un pavillon pour demander la capitulation était une indigne fanfaronnade.

Batoche s'était échauffé suivant sa vieille habitude, en disant ces paroles. Il ne gesticulait pas et n'élevait pas la voix, mais la lueur du feu de bivouac éclairant sa figure révélait une expression de résolution et de force consciente. S'avancant d'un pas ou deux vers l'officier, il dit d'un ton plus bas :

—Ai-je trop parlé ?

—Vous avez dit la vérité ! tonna l'officier en frappant violemment la terre du pied.

Puis il murmura en anglais :

—Exactement ce que j'ai dit alors ! Ce vieux Français a exprimé la vérité dans toute sa rude nudité.

L'officier était le major Meigs, un de ceux qui avaient le plus énergiquement désapprouvé l'envoi du pavillon et dont l'opinion sur cet incident est enregistrée dans l'histoire.

Il remercia Batoche de son précieux renseignement et lui assura qu'il répéterait au colonel Arnold ce qu'il avait dit.

—Peut-être permettez-vous à un vieux soldat d'ajouter un autre mot, continua l'ermite, comme ils allaient se séparer.

L'officier était si impressionné de ce qu'il avait entendu et des singulières manières de l'être étrange qui s'adressait à lui, qu'il lui accorda une prompte permission.

—Comme amant de la liberté, comme ennemi des Anglais, comme ami des Bastonnais, je crois, après ce qui est arrivé, qu'il serait préférable que vos troupes se retirassent pendant quelque temps hors de vue des murs de Québec.

L'officier le regarda d'un air de doute.

—Elles pourraient se retirer dans quelques villages en remontant un peu la rivière. Là, elles pourraient se ravitailler à loisir.

Pas de réponse.

—Et attendre des renforts.

L'officier sourit d'un air d'approbation.

—Et donner à leurs amis, à la ville et aux alentours, le temps d'organiser et de compléter leurs arrangements. Jusqu'ici nous avons fait peu de chose ou rien du tout, mais dans le cours d'une semaine ou de dix jours, nous pourrions faire beaucoup.

—C'est une excellente idée, et elle sera prise en considération, dit l'officier en serrant la main de Batoche ; après quoi, l'entrevue prit fin.

Que l'avis du vieillard ait eu du poids, ou non, le mouvement qu'il avait conseillé fut exécuté une couple de jours plus tard.

Reconnaissant l'impossibilité de presser le siège sans recevoir de renforts et apprenant que le colonel McLean, avec ses *Emigrants royaux* avait réussi à se rendre de Sorel à Québec le jour même où les Américains y étaient arrivés de la Pointe-Lévis, ce qui fortifiait de quelques réguliers la garnison de la ville, Arnold leva le camp le 18 novembre et se retira à la Pointe-aux-Trembles pour y attendre l'arrivée de Montgomery qui venait de Montréal.

XIII

LA TACTIQUE D'UNE FEMME.

Quand Zulma Sarpy arriva chez elle le soir de son voyage plein d'aventures à Québec, son vieux père remarqua qu'elle était sous l'influence d'une grande émotion. Elle aurait préféré garder pour elle tout ce qu'elle avait vu ou entendu, mais il la questionna avec tant d'insistance qu'elle ne put éviter de répondre. Il était tout naturel, comme elle le comprit parfaitement, qu'il fût anxieux d'ob-

tenir des renseignements sur l'état des affaires, d'autant plus que différentes rumeurs lui étaient parvenues durant le jour par ses serviteurs et ses voisins. Aussi, dès qu'elle se fut un peu remise, après un abondant repas pris à loisir, en femme sensée jouissant d'une bonne santé, elle lui raconta en détail tous les événements dont elle avait été témoin. M. Sarpy l'interrompit fréquemment par des exclamations énergiques qui la surprirent énormément, car elles montraient qu'il prenait à la guerre imminente un intérêt plus profond qu'il ne l'avait prévu et qu'elle ne l'avait espéré. L'incident du pont, en particulier, fit beaucoup d'effet sur lui.

—Et vous êtes certaine, demanda-t-il, que le jeune officier est le même que celui sur lequel on a fait feu du haut des murailles ?

—Je suis sûre de n'avoir pu me tromper, répondit-elle. Sa taille, sa noble démarche, sa belle figure le feraient distinguer entre mille.

—Mais vous ne savez pas son nom ?

—Hélas, non.

—Vous auriez dû vous en informer. L'homme qui a traité ma fille avec tant de courtoisie ne doit pas être un étranger pour moi.

—Ah ! n'ayez pas d'inquiétude, papa, je saurai bien trouver son nom, dit Zulma en riant.

—Peut-être bien que non. Qui peut dire ce qui arrivera ? La guerre est un tourbillon qui peut l'enlever hors de vue et l'effacer du souvenir, avant que nous nous en rendions compte.

—Ne craignez rien, interrompit Zulma avec un geste magnifique de son bras blanc. J'ai un pressentiment que nous nous rencontrons encore. J'ai l'œil sur lui, et

—Il a l'œil sur vous, ajouta le sieur Sarpy, sur un ton de plaisanterie qui ne lui était pas habituel.

Sa fille ne répondit rien ; mais un rayon d'ineffable lumière passa comme une illumination sur sa belle figure et des mots qui se pressaient sur ses lèvres, mais qu'elle ne prononça pas, s'évanouirent dans un délicieux sourire, aux coins de ses lèvres pleines et vermeilles. Elle se leva de sa chaise et resta immobile pendant quelques instants, la vue fixée sur un vase de fleurs rouges et blanches placé sur le manteau de la cheminée. Sa robe de nuit, d'un blanc de neige, tombait négligemment autour de sa personne, mais ses plis flottants ne pouvaient dissimuler les contours de sa poitrine qui se soulevait et retombait sous le coup de quelque sentiment violent. Le sieur Sarpy, en la regardant, ne pouvait ni cacher son admiration pour l'aimable créature qui était la consolation et la gloire de son existence, ni retenir ses larmes à la pensée, toute vague et invraisemblable qu'elle fût, que cette guerre pourrait, de

quelque manière inconcevable, entraîner la destinée de sa fille et changer le courant de leur existence mutuelle. A son attitude, la connaissant comme il la connaissait, ou peut-être ne la connaissant pas aussi bien qu'il l'aurait pu, il sentit qu'elle était sur le point de lui faire une importante communication, de lui demander quelque chose ou de l'engager dans quelque voie qui influerait sur leurs destinées respectives et conduirait précisément au mystérieux résultat dont l'ombre était déjà dans son esprit.

Mais avant qu'il eût eu le temps de dire un mot pour apaiser ses craintes ou dissiper ses conjectures, Zulma s'avança lentement et se mit tout doucement à ses genoux. Elle tourna vers lui sa figure dont les riches couleurs s'étaient subitement évanouies, mais il y avait dans ses yeux bleus une expression touchante qui fascina le vieillard.

—Papa, dit-elle, voulez-vous me permettre de vous demander une faveur ?

Le sieur Sarpy sentit son cœur se serrer et ses lèvres se contractèrent. Zulma remarqua son émotion et ajouta aussitôt :

—Je sais que vous êtes faible, papa, et que vous ne pouvez supporter les émotions ; mais ce que j'ai à vous demander est simple et facile à accomplir. D'ailleurs je me soumetts d'avance à votre jugement et je me conformerai sans réserve à votre décision.

Le sieur Sarpy prit la main de sa fille dans les siennes et répondit :

—Parlez, ma chère enfant, vous savez que je ne puis rien vous refuser.



—Vous avez résolu de rester neutre, dans cette guerre ?

—C'était mon intention.

—Avez-vous pris cette résolution uniquement dans votre intérêt ?

—Dans votre intérêt et le mien, ma chérie.

Je suis vieux et infirme et ne puis prendre part aux luttes des hommes forts. Vous êtes jeune et je dois veiller sur votre avenir.

Zulma demeura silencieuse pendant quelques instants, comme si elle n'eût plus trouvé rien à dire. Son père, remarquant son embarras, ramena la conversation à son cours naturel en cherchant à tirer d'elle la nature de la demande qu'elle avait l'intention de lui adresser.

—Je voulais vous demander ma liberté d'action, dit-elle, avec une énergie soudainement recouvrée. Mais je n'en ferai rien maintenant.

Des circonstances se produiront peut-être, qui viendront modifier la situation pour nous deux avant que les hostilités n'aient fait beaucoup de progrès. Tout ce que je vous demande maintenant est de me permettre de revoir ce jeune officier.

Le vieillard, en entendant cette innocente requête, respira plus librement et s'écria :

—Quoi ! Est-ce là tout, ma chérie ? Vous pouvez certainement le revoir. Je voudrais le voir moi-même et faire sa connaissance.

Comme je vous l'ai dit auparavant, j'ai une grande admiration pour sa bravoure et sa courtoisie à votre égard. Et, Zulma, la prochaine fois que vous le verrez, ne manquez pas d'apprendre son nom.

—C'est précisément ce que je veux savoir, dit la jeune fille avec un sourire.

—Alors, nous sommes d'accord, reprit son père, en lui tapotant les joues et en se levant pour clore l'entrevue.

Il était maintenant en bonne humeur et, de son côté, elle affecta d'être gaie, mais il y avait sur ses joues un incarnat qui dénotait la flamme qui la consumait intérieurement, et quand son père fut parti, elle se mit à arpenter de long en large le plancher de sa chambre d'un pas lent et mesuré, plongée dans de profondes et pénibles réflexions.

J. LESPÉRANCE.

(A suivre.)